U d'/of OTTAWA
39003002445723

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/contesdegilblas1v2ar

P. ARÈNE. — TH. DE BANVILLE. — L. CLADEL.
P. GINISTY.

PQ
1275
.C64
1886
v.1

CONTES DE RIBLAS

ILLUSTRATIONS
PAR
COMBA
GORGUET
MYRBACH

I

PARIS
C. MARPON & E. FLAMMARION, ÉDITEURS

CONTES DE GIL BLAS

CONTES
DE
GIL BLAS

P. Arène. *Les Coups de fusil.*
Th. de Banville. *La Dame Anglaise.* — L. Cladel. *Ça! non.*
P. Ginisty. *La Demoiselle en deuil.*

ILLUSTRATIONS
PAR
COMBA. — GORGUET. — MYRBACH

PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION, ÉDITEURS
26, RUE RACINE

QC
1075
.A893
1876
v. 1-2

PAUL ARÈNE

LES COUPS DE FUSIL

ILLUSTRATIONS PAR COMBA

LES COUPS DE FUSIL

Pour moi, dit Ferragousse, un descendant des Ferragus des Baux, authentique mais tourné au Marseillais par suite du long travail des siècles, pour moi je n'eus jamais qu'une aventure d'amour — une! — Seulement, elle peut compter pour deux. Même, à la suite de cette aventure, les médecins, me voyant extrêmement fatigué, décidèrent de m'envoyer faire un petit tour en Italie.

Comme ici-bas les choses s'arrangent! Dire que sans ma folle passion pour Mme de Bèlesbat, je n'aurais jamais vu Saint-Pierre de Rome. Mais, halte-là ! Ce n'est pas de Rome et encore moins de Saint-Pierre qu'il s'agit.

Une femme charmante, cette Mme de Bèlesbat : grassouillette, mince, et quels yeux ! Des yeux de sultane en sortie, à la fois provocants et tristes, de ces yeux qui semblent crier : « Au secours ! au feu ! mon cœur brûle ! » Dans les plus maussades sous-préfectures, je ne sais si vous l'avez remarqué ? il y a toujours une Mme de Bèlesbat, grassouillette et mince, répandant autour d'elle comme un subtil parfum d'amour, maîtresse idéale de toute une ville, à qui chacun pense aux instants de solitaire rêverie, et en l'honneur de qui, amoureux sans se l'avouer, les jeunes gens, sur la grand' place, font d'interminables va-et-vient, espérant venir à bout, par la fatigue, des agitations de leur âme.

Je me sentis épris d'elle, un soir, très tard, comme je me décidais enfin, après avoir non sans effort tué l'ennui des longues heures, à mettre la clef dans ma serrure. Son image apparue se glissa sur mes pas, dans l'ombre, et jusqu'au matin ne me quitta plus. C'est généralement ainsi, de onze à minuit, que l'amour éclot en province.

Je connaissais un peu Mme de Bèlesbat et beaucoup son mari, gentilhomme mâtiné de braconnier qui passait ses jours à poursuivre dans les garrigues des

gibiers qui n'y étaient pas et ses nuits à défendre son propre honneur en défendant celui de sa femme.

L'ennuyeux, c'est qu'il le défendait au fusil. Quiconque, le soleil couché, se serait hasardé à rôder autour de la modique métairie que son vaniteux propriétaire décorait du nom de château sous prétexte qu'elle possédait un colombier, eût été sûr de se voir descendre comme un lièvre.

Faute de mieux et pour n'en pas perdre l'habitude, le bonhomme avait soin, chaque soir, avant de s'enfermer, *pan !... pan !...* de brûler sa poudre aux étoiles.

Ces façons d'agir, d'ailleurs sauvages, avaient un salutaire effet; et, quelque désir qu'elle eût du contraire, la dolente Mme de Bèlesbat se trouvait encore, à trente ans, déplorablement respectée.

L'amour vissé au cœur — et le pas de vis mordait chaque jour — n'y tenant plus, décidé quand même à tout risquer, je me présentai un matin, sous des prétextes vagues (un échange de chiens de chasse), chez les châtelains de Bèlesbat.

Le mari me retint à déjeuner, soupçonneux toujours, jaloux plus que jamais, et couvant de l'œil sa prisonnière. Je pus néanmoins, dans une visite au jardin, circonvenir la dame au tournant d'une charmille, et lui répéter de vive voix, à la face du grand ciel bleu, ce que mon pied, précédemment, avait murmuré sous la table :

— « Vous êtes belle, et je vous aime ! »

Devenue rose un peu, avec son gentil sourire à fossettes, elle répondit :

— « Parfaitement !... S'il en est ainsi, je vous attendrai ce soir, à onze heures, près de la fontaine. »

Puis, comme je me précipitais à ses genoux, m'arrêtant d'un geste pudique et noble, elle ajouta :

— « Pas d'enfantillage !... Avant tout, il faut vous faire aimer de la bonne.

— De la bonne ?

— Oui ! De Scholastique... Vous faire aimer de Scholastique est absolument nécessaire. Vous avez toute l'après-midi pour ça.

— Mais ?...

— Elle est aux provisions, rien de plus facile que de la rencontrer à mi-chemin de la ville. »

Un monstre, Scholastique... Ou plutôt non. A Paris, par comparaison, Scholastique, certes ! serait un monstre ; mais là-bas, dans ces Saharas d'amour, que sont les petites et vertueuses cités de province, Scholastique — avec son teint brun, sa voix rude, sa taille de carabinier, un soupçon de moustaches aux lèvres, et ce corsage ample et rigide lequel, m'y étant cogné par mégarde, me fit pousser une bosse au front — Scholastique, ma foi ! aux yeux des amateurs, passait tout simplement pour une appétissante gaillarde.

La conquête n'en fut pas longue. Ce chêne plia

comme un jonc. Nous dûmes chercher longtemps, bien que la moisson fût prochaine, des blés assez drus et surtout assez hauts pour y faire, loin de l'œil des hommes, l'échange de nos premiers serments. De plus, je dus lui promettre que le soir même, aussitôt la lune passée derrière le pic de Brancaï, c'est-à-dire vers les dix heures, j'irais l'attendre près de la fontaine.

Près de la fontaine, elle aussi !... Mais comment refuser la chose?... Il me vint d'ailleurs, tout de suite, cette réflexion consolante, qu'après tout, entre dix et onze, j'aurai une bonne heure devant moi.

— « Monsieur certainement va vous tirer dessus, croyant que vous êtes un voleur ou bien un galant à madame. Seulement vous n'avez pas besoin d'avoir peur : je visite les armes tous les jours, et quand j'attends quelqu'un, je retire les balles. »

La nuit arriva, nuit superbe et propice aux amoureux rendez-vous. Un peu trop claire cependant à cause de cette damnée lune. Mais, bientôt, la lune s'éclipsa, laissant s'allumer les étoiles. J'entendais au loin, près de Bèlesbat, le bruit de la source, le chant des grenouilles. Dans les herbes, des fleurs luisaient.

J'allais prudemment, sans mener bruit, très ému, rasant les murailles et les haies. J'évoquais pour me donner courage, la figure de Mme de Bèlesbat. Mais je pensais surtout à ceci :

— « Pourvu que Scholastique n'ait pas oublié les balles ! »

A chacun de mes pas, me rapprochant de la fontaine, l'eau tombante tintait plus fort. Les grenouilles chantaient. Effrayées soudain, elles se turent ; il n'y eut plus que le bruit de l'eau.

Un coup de fusil : Pan !.. Un autre : Pan !.. Au premier, il me sembla entendre siffler la balle. Au second, je me crus touché. Mais Scholastique m'entraînait déjà :

— « Vite ! Là-bas, dans ce coin sombre. »

... Et quand les onze heures sonnèrent au lointain beffroi communal — j'avais presque oublié, Dieu me pardonne ! Mme de Bèlesbat et ses amours seules importantes — quand onze heures sonnèrent, Scholastique dit, très pressée :

— « Je vous quitte ; Monsieur m'attend.

— Monsieur ?

— Et oui : Monsieur ! »

Puis, me pinçant le bras à emporter la pièce :

— « Allons, voyons, sois raisonnable ! Il faut bien cependant que j'enlève les balles pour demain. »

Pour demain !... Tel était donc mon lot.

Je restai muet, hésitant ; si quelqu'un avait pu me voir, il m'aurait vu rouge de honte.

Mais là-bas, à l'angle du perron, se dirigeant vers la fontaine, Mme de Bèlesbat apparaissait, vision idéale et blanche.

— « Pauvre ami !... » dit-elle en tendant à mes lèvres son front pâle ennuagé d'or...

Et je vous colle mon billet, conclut Ferragousse, qu'avec des émotions pareilles, après trois coups de fusil essuyés ainsi chaque soir, un petit voyage en Italie, instructif et réconfortant, n'était pas de reste.

THÉODORE DE BANVILLE

LA DAME ANGLAISE

ILLUSTRATIONS PAR GORGUET

Envoyé, en vertu d'une mission qu'il avait sollicitée, dans une ville du Midi, alors ravagée par une épidémie cruelle, le jeune docteur Emeric Sève avait été, au départ, protégé par le nom tout puissant de son maître, l'un des plus illustres professeurs des hôpi-

taux. Le chef de gare l'avait lui-même installé dans un coupé, en l'assurant qu'on ferait tout le possible pour ne pas troubler sa solitude. Depuis le matin donc, Emeric roulait, recueilli, tranquille, fumant de bons cigares, n'ayant à subir aucune conversation importune, et sentant en lui la réconfortante gaieté du bon soldat, au moment où il se prépare à la bataille. Très décidé à se dévouer, à combattre éperdument le fléau, à donner sa vie, le jeune médecin, repassant dans sa tête les leçons et les recommandations de son maître, savourait avidement le plaisir de n'entendre aucune bêtise, et espérait bien vivre ainsi jusqu'au lendemain, sans autre interlocuteur que lui-même. Mais son attente fut trompée; car, vers les six heures du soir, à une station sans importance, où on s'arrêtait deux minutes seulement, le chef de train vint le prier de vouloir bien accepter pour compagne une jeune dame anglaise, fatiguée et souffrante, ayant besoin des plus grands ménagements.

— Ah! pas d'Anglaise! s'écria le jeune docteur avec une irritation comique, autant que peu justifiée.

— Pourquoi donc ça? dit une voix gaie et claire, avec un très léger accent, plein de charme. Et avec une grâce agile, rapide, charmante, sans attendre en aucune façon le consentement qui lui était si brutalement refusé, la voyageuse, tenant à la main un joli petit sac de cuir, franchit le marchepied, et alla

s'asseoir au fond, dans un coin, sans plus s'inquiéter de son voisin malhonnête que s'il n'eût jamais existé. La portière fut refermée, et le train partit. Le docteur Sève eut alors le loisir d'examiner le petit sac, sur lequel une plaque d'argent portait gravés ces mots : *Miss Eva Tyler*, et la dame elle-même, belle à ravir, et vêtue comme la plus élégante Parisienne. Elle portait une de ces toilettes de voyage simples, compliquées, ingénieuses, douces et sombres, qui donnent envie de voyager pour en voir de pareilles. Quant à son visage, à la fois gai et poétique, il semblait avoir été pétri par un Clodion inspiré, sachant donner de la noblesse à un nez retroussé ; les cheveux de miss Eva étaient d'un roux sombre aux reflets d'or, ses yeux verts comme la mer souriante, et ses lèvres étaient pourprées de ce rose idéal dont les peintres japonais gardent le voluptueux secret. Comme miss Eva s'était mise à lire un livre, qui était le plus récent roman d'Alphonse Daudet, le docteur Sève put admirer ses fines et longues mains, gantées à souhait pour le plaisir des yeux. Un sourire entr'ouvrait sa bouche enfantine ; il put admirer aussi les petites dents courtes, vivantes, régulières, blanches comme de la neige dans la chair des gencives, fraîches comme des feuilles de rose.

Certes, le docteur était humilié de s'être écrié : « Pas d'Anglaise ! » Car du moment où on les faisait de cette façon-là, ses idées subissaient une métamorphose

totale. Il éprouva le besoin de s'excuser tout de suite.

— Madame, balbutia-t-il, en vérité je suis confus...

Mais miss Tyler ne grouilla pas plus qu'une pièce de bois. Il semblait qu'elle fût à cent mille lieues de là, et que la voix de son malheureux voisin n'eût pas même frappé son oreille. A plusieurs reprises, il esquissa des phrases du même ordre; la dame resta immobile, silencieuse, tranquillement occupée de sa broderie. En désespoir de cause, Emeric se résolut à faire comme elle; il avait, lui aussi, apporté un roman, et rien ne l'empêchait de s'intéresser, comme sa voisine, à des combinaisons fictives. Il prit donc le volume; mais ici se plaça une autre déconvenue. Non seulement le docteur manquait d'un couteau à papier; mais il n'avait sur lui ni une épingle, ni une carte de visite, ni sa trousse qu'il avait soigneusement rangée dans sa malle. Pour couper les malheureux feuillets, Emeric voulut se servir d'une simple allumette. Mais le volume était imprimé sur un papier épais, résistant,

rebelle, improprement dit : du Japon, et l'allumette fut impuissante. Alors, le docteur s'épuisa en vains efforts, voulut inutilement couper avec son doigt, et finalement fit tant de bruit avec le papier et montra une telle turbulence qu'il en devint insupportable. C'est pourquoi miss Tyler dut consentir à s'apercevoir de sa présence, et, en bonne Anglaise qu'elle était, commença par s'enquérir de son nom.

— Monsieur?... demanda-t-elle.

— Le docteur Emeric Sève, répondit-il humblement.

— Couteau à papier, dit miss Eva, en tendant à son voisin un de ces jolis couteaux s'ouvrant et se fermant, dont la lame d'ivoire, mince et résistante, s'insère dans un manche fait de la même matière et qui, selon l'occasion, servent à couper les fruits ou les feuillets des livres. Emeric s'inclina, prit l'objet et fièvreusement coupa un certain nombre de feuillets de son roman; après quoi il rendit le couteau à miss Eva, qui, d'un geste maladroit, le laissa tomber par la fenêtre ouverte. Puis elle ouvrit son sac, y prit un autre couteau tout à fait semblable au premier, et se remit à lire le roman de Daudet.

— Vous avez beaucoup de couteaux! dit Emeric.

— Oui, dit miss Tyler, mon père en vendait! Je suis née à Sheffield.

— Ah ! madame, dit le docteur, vous ne pouvez cependant me punir d'une façon si cruelle pour un mot maladroit et je vous supplie...

En parlant ainsi, avec une audace à la Danton, pareil à la garde impériale entrant dans la fournaise, il saisit hypocritement la main de la jeune femme ; mais cette main, miss Eva la retira sans colère, d'un geste rapide. Après quoi, elle ôta ses gants, qu'elle jeta dehors, montrant ainsi, nues, ses adorables mains de lys. Après quoi, elle prit dans son sac une paire neuve de gants de Suède, exactement pareils à ceux-là, et prestement les mit, avec la correction la plus classique et la plus précise. Et elle se replongea tranquillement dans sa lecture.

— Diable ! se dit à part lui le docteur Sève, cette belle demoiselle me traite comme un lépreux, et nous ne sommes pas près de faire bon ménage ensemble ! Et dans son cœur il repassait cette série de défaites, dévorant, lui aussi, son roman, mettant les bouchées en double, et, par la même occasion, rongeant son frein. Cependant il ne put se résoudre à avaler ainsi l'humiliation toute crue et, à ses risques et périls, se décida à arborer l'étendard de la révolte.

— Eh bien ! non, madame, s'écria-t-il, cela ne peut pas se passer ainsi ! J'ai été bête, j'en conviens ; mais vous êtes trop divinement belle pour que je me résigne

à votre mépris, et je ne saurais accepter une si douloureuse façon d'être ridicule.

— Allons ! dit miss Tyler en fermant son livre, monsieur Sarcey est un homme terrible ; je vois que nous n'échapperons pas à la scène à faire ; eh bien ! faisons-la donc ! Rassurez-vous, monsieur, votre nom ne m'est pas inconnu ; je suis édifiée par les journaux sur le but de votre voyage ; un homme ne peut jamais être très ridicule lorsque, de gaieté de cœur, il va se dévouer à ses semblables et lutter de si près avec l'affreuse mort. Toutefois, vous avez ressemblé à beaucoup de vos compatriotes, qui dédaignent futilement l'observation et vivent avec sérénité sur les vieux lieux communs littéraires ! Naturellement, comme tout le monde, vous êtes allé à Londres, qui aujourd'hui n'est pas plus loin qu'Asnières. Mais c'est en vain que vous y avez vu des femmes d'une beauté charmeresse et poétique ; vous en êtes encore, d'après les récits de monsieur votre grand-père, aux caricatures de 1815, aux types de jeunes ogresses inventées par le grand comédien Potier dans *Les Anglaises pour rire*, et même, en remontant plus loin, aux calembours de M. de

Bièvre : *Lady Ligence se jetant dans les bras de Lord Nière !* Vous avez été désagréablement surpris de ne pas me voir en robe de mousseline blanche avec une palatine de fourrure, et portant sur la tête un chapeau de sauvagesse, en plumes coloriées ; mais que voulez-vous que j'y fasse? Et que penseriez-vous de moi, si je vous accusais de vous enivrer de musique en écoutant *Les Chasseurs et la Laitière*, et de vous nourrir exclusivement de grenouilles?

— Ah ! madame, dit Emeric, sans réveiller ces légendes abolies, il est facile de voir que vous n'aimez guère la France !

— Moi ! dit miss Eva, je l'adore. Je suis folle de Paris, où il y a tant d'arbres et de fleurs ; je lis vos livres, vos chroniques, vos poèmes, et votre génie de la mode est pour moi une religion. Et les Français me charment. J'admire passionnément ce peuple qui ne sait ni la boxe, ni la natation, ni même la politique, mais qui du matin au soir parle d'amour, et dont les femmes elles-mêmes n'ont d'autre occupation que de raffiner, d'ergoter et de subtiliser sur l'amour.

— Mais, dit le docteur Sève un peu piqué, si elles en parlent très bien, c'est en connaissance de cause, et au moment où les paroles deviennent inutiles, elles sont sans doute supérieures aux femmes de tous les pays.

— Oh ! dit miss Tyler, voilà qui est bientôt dit ;

mais, pour juger cette question difficile, il faudrait pouvoir comparer. En tout cas, avec votre manie de faire la cour à la première venue, vous ôtez à vos femmes la vraie et seule gloire amoureuse, qui serait de se donner spontanément, et par la seule impulsion de leur volonté. Et que leur reste-t-il à vous offrir, quand vous les avez émiettées en petites faveurs volées ou mendiées, comme un pauvre demande un sou ? Monsieur le docteur Sève, avez-vous jamais vu en France un monsieur et une dame, momentanément isolés ensemble par suite de quelque hasard, consentir à ne pas jouer *Le Caprice* d'Alfred de Musset ?

— Ah ! madame, dit Emeric, il y a des Français sérieux...

— Monsieur Pasteur, peut-être ? dit Eva. Tous les autres sont ou veulent être des héros de roman ! Tenez, nous voici tous deux, vous allant soigner des malades et des mourants, moi allant... où je veux, rien n'est plus simple. Eh bien ! je le gagerais, votre esprit s'égare déjà en pleine aventure. Et vous vous imaginez sans doute que, dédaignée ou blessée par vous en quelque circonstance oubliée déjà, je suis montée exprès dans ce coupé pour vous y joindre, et pour me venger, si je le puis, en vous rendant épris de ma petite personne !

Comme miss Tyler prononçait ces mots, un souvenir rapide comme un éclair traversa tout à coup la pensée d'Emeric. Lors du voyage qu'il avait fait à

Londres, deux ans auparavant, en compagnie d'une comédienne en représentations, avec qui sa liaison était le secret de plusieurs polichinelles, une actrice de la troupe apprit en confidence au docteur Sève qu'il avait fait la conquête d'une jeune et charmante femme attachée à la troupe anglaise de Gaiety-Théâtre. Mais tout entier à sa passion, le docteur Sève ne voulut pas entendre parler de cette victime, ni l'entendre nommer, ni la voir ; il l'aperçut pourtant, dans l'ombre, presque en profil perdu, appuyée contre un portant. Et maintenant, il lui semblait retrouver dans miss Eva Tyler cette silhouette vaguement entrevue ; mais n'était-ce pas là une de ces décevantes hallucinations qui peuplent notre esprit de rêves flottants et de vagues fantômes?

Cependant la nuit tombait et, après s'être arrangée commodément dans son coin, miss Tyler s'était mise à sommeiller doucement. Emeric lui-même, pensant à

la fois à sa grave mission et au caractère bizarre de son aimable voisine, tomba dans un état qui tenait de la songerie et de l'assoupissement, et pendant lequel il s'imaginait tenir sur sa poitrine la douce tête parfumée de miss Eva. Mais, ô surprise ! chute inattendue et délicieuse dans les gouffres d'or du paradis ! lorsqu'il s'éveilla, elle reposait, en effet, sur son sein, cette charmante tête endormie, et en levant ses yeux, Emeric vit que le petit rideau destiné à cacher la lampe du plafond avait été tiré et faisait la nuit noire. Il souleva sur son bras la tête adorée et la couvrit de baisers ; mais ses baisers lui furent rendus ardemment, follement, avec une invincible joie, et l'ignorant docteur apprit alors que si les Françaises ont le droit de parler amour, les Anglaises aussi n'ont aucune raison de s'en taire. Ce qu'il y eut de véritablement étonnant, c'est que dans ce moment où il avait toutes les raisons possibles de rester éveillé comme un nid de souris, le docteur, cédant sans doute à la puissance magnétique d'une volonté plus forte que la sienne, s'endormit profondément. Lorsqu'il s'éveilla pour la seconde fois, il faisait jour, le train marchait avec une rapidité fulgurante, et les arbres s'enfuyaient éperdument, comme des voleurs, emportant avec eux le flot glacé d'une rivière. Profondément humilié de son sommeil intempestif, Emeric étendit sa main vers miss Tyler.

— Ah ! dit-il, ma chère âme...

— Monsieur, dit miss Eva, je ne sais si vous avez

raison de me considérer exclusivement comme une âme, et à quel titre cette âme vous appartiendrait; mais vous avez longtemps dormi, et je suppose que vous avez été hanté de quelque rêve, inspiré par l'inguérissable fatuité française?

Emeric Sève regarda miss Eva Tyler avec un étonnement stupéfait. En voyant sa mise si correcte, si bien tirée à quatre épingles, comme si la dame fût sortie d'une boîte, et ses cheveux brillants, merveilleusement lissés comme une aile d'oiseau, il fut tenté de penser qu'elle lui disait la vérité. Il le croyait tout à fait; il était persuadé qu'il avait seulement fait un beau rêve, quand on arriva à la station où miss Eva devait s'arrêter. La voyageuse avait posé son sac dans le filet. Pour lui éviter la peine d'étendre le bras, Emeric se leva et le prit; mais, à ce moment-là, Eva aussi se leva, se haussa sur la pointe des pieds et, comme le docteur se retournait, lui posa sur les lèvres un vigoureux baiser. Puis elle descendit, légère comme une abeille et, une fois debout devant la portière, dit à son compagnon de voyage d'un ton cérémonieux et bien anglais:

— Adieu, monsieur!

Pendant une seconde, le docteur Emeric Sève eut envie de suivre miss Eva Tyler; mais il n'avait pas le droit de déserter son devoir, et il s'agissait maintenant de choses sérieuses. Quant à l'audacieux baiser final, il le comprit très bien; car mettre Géronte dans le sac

et le bâtonner ne serait rien pour Scapin, si, à un moment donné, il ne savourait l'immense joie de se démasquer, et de dire au bonhomme : *Pardonnez-moi, monsieur, les coups de bâton que...*

LÉON CLADEL

ÇA! NON

ILLUSTRATIONS PAR MYRBACH

ÇA! NON

Naguère, à travers bois, sous Chaville et vers Viroflay, je surpris un paour en train de fustiger son gars, et ce spectacle me rappela sur-le-champ l'un des plus amers souvenirs de mon enfance. A cette époque, j'avais neuf ou dix ans environ, et je la vois encore cette scène, telle qu'elle eut lieu dans la chambre où tous nous prenions nos repas en commun, mes parents, les apprentis, la servante, les poules, les chats, les chiens de la maison et moi. Servant de cuisine et de réfectoire le jour, de dortoir la nuit, cette pièce, aux murs de laquelle luisaient toujours bien alignés et très propres, une foule d'ustensiles de fer ou de cuivre, meublée d'un vieux lit à baldaquin et d'un bahut encore plus antique et plus vermoulu, rétrécie quelque peu, non

seulement par un évier en pierre dure où deux grosses cruches en terre cuite arrondissaient leurs panses, mais aussi par un fourneau maçonné sur lequel on mijotait sans cesse de délicieux ragoûts et par le chambranle en marbre historié d'une cheminée colossale où, l'hiver, à la veillée, nous entrions tous en chœur ainsi qu'en la gueule d'un four, cette vaste pièce, sise entre deux portes à vitres, ouvrait d'un côté sur un escalier de briques aboutissant à une haute cour dallée et de l'autre sur l'atelier de bourrellerie donnant sur la rue du Faubourg-Villenouvelle, où j'ai tant polissonné. Donc, c'était un dimanche soir, et, comme d'ordinaire, en la froide saison, on avait devant soi sur la table ronde une soupière pleine de bouillon de bœuf, et nous savions que la poularde truffée allait bientôt apparaître entre plusieurs dames-jeannes des plus respectables. Ah! c'est qu'en ce temps-là l'ouvrier pouvait parfois se régaler de quelques mets fins et des meilleurs crus, surtout dans notre sud-ouest, où le litre de vin qui se vend actuellement sept à huit sous, ne valait alors que six liards ou dix deniers, et, d'autre part, les lignes ferrées n'existant pas encore entre les provinces méridionales et la capitale, on en achetait de la « pomme de terre noire » le samedi matin, jour de marché, tant qu'on en désirait à raison de cinquante centimes la livre. Oui, c'était le temps à jamais passé, hélas! où ces contrées panicières et vinicoles n'étaient pas rongées par le charbon et le phylloxéra ; le temps

où les terriens du pays portaient la culotte courte, des bas chinés, les souliers à boucle et le large chapeau de feutre ras, bridé par derrière à la façon de celui dont se coiffent, aujourd'hui comme autrefois, nos concitoyens des campagnes de l'Alsace et de la Lorraine, que nous possédions alors l'une et l'autre. En ce pays celtique où la plupart des coutumes des aborigènes étaient et sont en vigueur, ainsi que je l'ai montré dans plusieurs de mes livres, on respectait, on respecte encore les lois importées de Rome par les Latins, entr'autres celle qui consacrait l'autorité du chef de la famille sur tous les siens. Elle y était, elle y est toujours souveraine, et nul n'aurait garde de s'en affranchir. Au-dessus de lui, personne, excepté ceux dont il procède lui-même, ou s'ils ne sont plus, l'être inconnu, peut-être chimérique, que nos multiples ascendants ont appelé tour-à-tour Hésus ou Zeus, Elohim ou Jupiter.

— Houp-là, petits, s'écria papa tout en dépliant sa serviette rousse en toile écrue, allons-y ! Si nous avons bûché ferme et trop pâti durant toute la semaine dernière, on mastiquera dur aujourd'hui ; puis, après avoir siroté notre tasse de café, nous jouerons à la quatrette, et, corps-de-Dieu ! ce ne sera point de ma faute si nous ne battons pas mon ancien qui se croit invincible à ce jeu comme à tout autre ; allons-y, s'il plaît à la patronne...

Aussitôt maman nous servit en commençant par lui,

le plus âgé, et finissant par moi, le plus jeune des commensaux. Oh ! quel potage! un vrai jus de viande saine et fraîche, tout bouillant et clair comme de l'eau de roche, car on n'y avait pas trempé du caramel, cet ingrédient dont on use et même abuse tant à Paris dans les restaurants, pour y colorer ces troubles et tièdes liquides décorés du nom pompeux de consommés ; un suc moelleux, un divin breuvage, un nectar, quoi ! Force légumes s'y étaient délayés, quasi fondus, entr'autres des poireaux, des navets et des carottes. Si ces ombellifères me paraissaient savoureux, les raves, au contraire, me semblaient insipides, et, loin de les absorber, je les accumulais dédaigneusement au bord de mon assiette.

— Hein ! interrogea le patron qui s'était aperçu de mon manège, est-ce que par hasard tu bouderais contre cette noble pitance, toi, mignon?

— Non pas, seulement je ne raffole guère de ce radis-là si filandreux et fade.

— Assaisonne-le de sel, de poivre et d'ail.

— Heu, pouah !

— Ah ça, morveux! ne te montre pas si dégoûté ; plus tard tu seras peut-être bien content d'en avoir à te mettre sous la dent de ces nanans qui te font grimacer aujourd'hui.

— Plutôt avaler du pain sec toute ma vie qu'un morceau de ce caca.

— Du caca !... Bigre ! comme tu traites les denrées !

Serais-tu donc, ainsi qu'on se l'imagine, un muscadin, un mirliflore, un mignard, un aristo? Dans ce cas, on te tirerait la révérence et tu te nourrirais de l'air du temps, à ta fantaisie.

— On n'en mourrait point! Est-ce qu'on meurt jamais de faim en ce monde-ci?

— Nom de Dieu! Tu n'accoucherais pas d'une telle bêtise si tu n'avais pas encore le goût du lait de ta mère au palais et sur les gencives. Ah! sur terre on ne crève pas affamé! Si tes professeurs t'insinuent cela dans la caboche, ils sont des ânes, et les pires de tous. En Bretagne, en Normandie, en Provence, en Piémont et dans la Sologne, surtout en *Beauce* où plus d'un luron roula sa *bosse*, et même dans l'Ile-de-France, y compris la capitale, je me suis souvent serré le ventre, moi, garçon, et je te fous mon billet que si l'on m'avait alors offert gratis *pro Deo,* car pas une obole ne voyageait entre les doublures de mon gilet, un peu, voire beaucoup de cette pâture que tu refuses aujourd'hui, je m'en serais fourré jusque-là...

— C'est entendu! ripostai-je avec trop d'irrévérence, j'en conviens; on sait que vous, parbleu! vous goberiez et digéreriez n'importe quoi; mais tout le monde n'est pas bâti comme vous l'êtes, et moi moins que personne.

— Eh bien! effronté, l'on va t'apprendre de quelle cuisse tu tombas, et que cette leçon te suffise ici!

Sur ce, le rude artisan qui jadis sur son tour de

France était si renommé pour son courage à braver les intempéries et la misère qui couchaient autour de lui, sur les routes, quantité de ses frères et amis les Compagnons du Devoir, m'empoigna par la nuque, et rejetant mon front en arrière, me contraignit, après m'avoir pris au menton, d'ouvrir la bouche où, vivement, avec sa cuiller de fer, il m'enfonça jusqu'au gosier une de ces plantes crucifères qui me répugnaient. Un violent hoquet me souleva la poitrine ; je vomis, et le maître sacra.

— Non, non, je ne veux pas, laissez-moi.

— Tu veux ou tu ne veux pas? Sache, mon petit bougre, que le roi n'oserait pas en dire autant; tu céderas ou gare !

Et celui qui n'admettait ni les indociles ni les rétifs, quoique ayant combattu pendant les Trois Glorieuses sur les barricades et dans les rues contre l'armée d'un despote, leva ses mains et me menaça.

— Ça, non ! protesta, révoltée, ma mère, épouse si soumise pourtant, oh ! non, pas ça !

— Me contrecarrer, toi aussi ; femme, si tu ne te tais point, on ne répond plus de rien; et, d'abord, ceci ne te regarde pas.

— Si.

— Non pas.

— Si fait.

— Ah ! puisque tu soutiens ce rebelle, il sera puni.

— Papa !...

V'lan ! une formidable gifle me ferma les lèvres et me marbra les joues. Alors il se passa quelque chose d'incroyable et que, dussé-je vivre mille ans et plus, je me rappellerai toujours, toujours ! Un poing crispé sortit de l'ombre par la porte entr'ouverte de la boutique et s'allongea, comme celui d'un justicier, vers le coupable qui s'était oublié jusqu'à frapper un innocent, et nous ouïmes une voix rauque qui prononçait ces mots :

— Un méchant, c'est toi, fils !

Stupéfait, abasourdi, vaincu, mon père recula devant un maigre vieillard, rugueux et chenu comme un chêne, et dont la figure était sillonnée de profondes rides et de veines noirâtres, que la colère avait gonflées. Etroitement sanglé dans une longue redingote de drap gris à revers de velours bleus, en tirant ses courts favoris et sa moustache coupée en brosse de vieux de la vieille, il marcha gravement vers moi qui palpitais, essuya mon visage inondé de larmes, et quand il se fut aperçu que mes narines saignaient, il fit ce geste qui, si j'en crois l'un de mes premiers camarades de lettres, inspira quelque dizaine d'années plus tard une magnifique page de vers au plus éloquent poète de notre ère, instruit par mon intime de la cruelle action dont j'avais été jadis la cause involontaire et la victime.

— O grand papa, gémissait ma mère en s'accrochant

à lui, ça n'arrivera plus; oh, non! pas ça, je vous en supplie.

Et mon père répétait respectueusement, terrifié comme elle :

— Oh, ça, non, non !

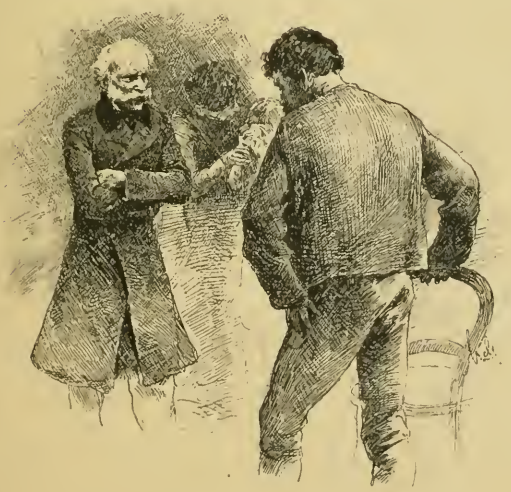
Impitoyable, le vieillard la repoussa doucement et m'ayant baigné les chairs avec un mouchoir de cotonnade imbibé d'alcool, il se croisa les bras sur la poitrine et regarda vis-à-vis son fils, son unique fils, lui qui, n'ayant pas non plus d'autre enfant que moi, avait perdu dans son adolescence son frère aîné, comme moi-même j'avais perdu le mien encore au berceau.

— Galopin ! œil pour œil et dent pour dent, tu l'as voulu !

Puis la droite de mon aïeul s'abattit lourdement sur la face barbue de papa qui, hérissant sa chevelure fauve et sous les paupières duquel étincelait cette ardente flamme qui s'allume déjà dans les prunelles, bleu d'azur comme les siennes, de son petit-fils en bas âge, mon beau Jean-Pierre Marius, lorsqu'il s'irrite, bondit tel qu'un lion et retomba tout d'une pièce sur sa chaise, comme si l'œil du vengeur l'avait foudroyé sur place. Et quand cet acte de justice eut été accompli, le vétéran qui, né chrétien, avait néanmoins pratiqué la parole biblique qu'il venait de prononcer, me saisit sous l'aisselle après m'avoir embrassé plusieurs fois avec une tendresse maternelle, et m'amena

chez lui, dans son propre domicile, tandis que partait de notre maison et ricochait à travers la rue une roulade de plaintes terribles qui me navraient encore plus qu'elles ne m'effrayaient; ah ! c'était mon père, mon père si cruellement châtié, qui, dans la force de l'âge alors, puisqu'il touchait à la cinquantaine, se lamentait à fendre l'âme, et pleurait, oh! non, non, je n'oublierai jamais ça, comme un marmot que les verges ou la férule d'un magister ont corrigé...

Sèvres, juillet 1885.



PAUL GINISTY

LA DEMOISELLE EN DEUIL

ILLUSTRATIONS PAR COMBA

LA DEMOISELLE EN DEUIL

C'est une jolie blonde, un peu pâle, avec de grands yeux noirs. La coiffure, charmante, mais sans art apparent, ressemble, avec ses bandeaux crespelés, à celle d'une petite bourgeoise de province. Elle est vêtue de vêtements de deuil qui, dans leur simplicité austère,

lui vont à ravir. Aucun bijou, même de jais; mais les oreilles sont percées et semblent vides de quelque perle rare, dont l'évocation s'associe spontanément à l'idée de ces mignons ourlets, si finement dessinés.

Et, de fait, malgré la désolation de ce costume presque pauvre, un reste de coquetterie subsiste, enveloppant d'une grâce exquise toute sa personne.

Elle va lentement, indécise, inquiète. Quelle est-elle? Il y a en elle de l'institutrice qui court un misérable cachet et de la fille de bonne maison. Un ensemble qui n'est pas banal, avec un charme de modestie qui demeure, malgré une petite effronterie affectée. Non sans peine, vraiment! Et les yeux, qui, rougis un peu, paraissent garder la trace de larmes récentes, contrastent avec cet air délibéré qu'elle cherche à se donner. Au fond, on la dirait plutôt perdue dans un songe douloureux, et c'est sans rien regarder qu'elle s'arrête devant les vitrines des bijoutiers des boulevards, dont les parures étincellent sous le gaz.

Se promène-t-elle? Une jeune fille, seule, ne se promène guère, à onze heures du soir, de la rue Drouot à l'Opéra. Pourtant, en passant devant un groupe de soupeuses en quête de soupeurs, elle s'est instinctivement écartée, avec un ostensible dégoût. Elle attend, alors. Quoi? Tout à l'heure, elle a sorti de sa poche un mouchoir de très fine batiste, dernier vestige, peut-être, d'un luxe évanoui, et l'a porté à ses lèvres fiè-

vreusement — sans un geste trop tragique, mais comme dans une petite convulsion de révolte.

Un passant, un jeune gentleman — paletot clair sur l'habit, monocle à l'œil — la suit depuis quelque temps, visiblement intrigué. Une beauté troublante que celle de cette étrange attardée ! Et, invinciblement enchaîné à ses pas, malgré la partie qui l'attend au cercle, il se rapproche d'elle peu à peu. Voici près d'une heure qu'il épie, pris de désirs violents, tout à coup, et tout secoué de sensations nouvelle. Un moment, il va l'aborder : « Suis-je bête », dit-il, maugréant, en viveur à qui les bonnes fortunes ne manquent point, contre le sot caprice qui s'empare de lui. « Une femme qui, aux environs de minuit, ne marche pas plus vite ! » Et il se dirige vers elle... Mais, saisi d'une pudeur qui ne lui est guère familière, il s'arrête : « Eh bien ! qu'est-ce que j'ai ? » — C'est que, devant ce visage candide, devant cette tristesse épandue sur ces beaux traits qui luttent pour sourire, il se sent presque troublé par un vague respect.

Pourtant, c'est absurde, cette hésitation, aussi absurde que la folle tentation qui le fait se conduire comme un galantin en quête d'aventure. Il s'avance, à la fin, et il murmure quelques mots...

La jeune femme tressaille comme si elle recevait une commotion électrique, se détourne vivement, s'en va... puis brusquement, elle revient vers le passant,

très surpris, presque déconcerté malgré sa belle assurance coutumière. Et elle dit ces mots, seulement, avec une étrange résolution, tandis qu'une flamme s'allume dans ses regards navrés : « Eh bien ! oui. » Puis, avec une gaucherie qui n'est pas sans charmes, elle prend d'un geste saccadé le bras qui lui est offert.

Une voiture s'arrête : le cavalier la hèle, aide sa compagne à monter. Celle-ci fait baisser la capote, qui était fermée : elle étouffe, elle paraît avoir une grande peur, et elle semble, dans l'effarement où elle est, être prête à appeler au secours.

Le gentleman, mordu par une curiosité ardente, ne sait que dire, bien qu'il ne soit guère embarrassé d'habitude. Mais cette fille-là est surprenante ! Avec cette attitude de vierge outragée, nulle résistance, cependant ! Une soumission complète, plus encore ! une volonté d'être complaisante. La voiture fait halte devant un restaurant de nuit : « Soupons-nous ? » Elle incline la tête, elle essaye même de rire, mais ce rire est désolé !

Elle refuse de s'occuper du menu et le laisse dresser comme on voudra. Seulement, elle demande à boire, tout de suite, « du champagne, quelque chose qui grise ».

Lui s'assied auprès d'elle, se rapproche, prend ses mains et remarque en posant sur le bout des doigts de petits baisers (une entrée en matière !) qu'elles sont

exquises. Aucun parfum de courtisane, mais une subtile et délicate odeur de chair jeune et forte. Elle abandonne ses doigts qui tremblent un peu... Diable ! est-ce que vraiment, par hasard, il serait tombé sur... Dans les conditions de la rencontre, la chose serait piquante !... N'importe ! Il ne s'attarde plus à réfléchir : il est pris tout entier par un furieux appétit de cette beauté qui est à sa portée et qui s'offre, puisqu'elle est là, dans ce salon de cabaret ! Eperdu de désirs, tout à coup, il enserre la taille de la jeune fille, la renverse à demi, doucement, contre son épaule, et l'embrasse follement sur les lèvres. Elle pousse un cri, elle se lève, toute droite, avec horreur. Puis, soudain, suppliante : « Oh ! je vous en prie ! je vous en prie ! »

Emu malgré lui, il la fait se rasseoir ; il cherche à la calmer... Elle suffoque. Les larmes, longtemps contenues, éclatent : « Pardonnez-moi, murmure-t-elle dans un sanglot... J'étais pourtant bien décidée ! » La situation est bizarre, et le gentleman se trouve assez mal à l'aise. Mais une sorte d'attendrissement succède à la stupeur de jouer, dans une histoire qui s'annonçait banale, un rôle quasi-ridicule. Il la questionne, avec une cordialité amie.

Alors elle avoue tout, rapidement, d'une voix saccadée, soulagée cependant par cette confession. Elle dit la misère succédant à une situation honorable et prospère, fondant sur elle après la mort de son père,

ses efforts opiniâtres pour se créer des ressources, la lutte longtemps vaillante contre la destinée impitoyable, les leçons dérisoires quémandées, les travaux de broderies vainement essayés, la vente des derniers bijoux et des derniers souvenirs ; enfin le désespoir absolu venant avec la faim, la volonté de mourir... Oui, sans doute, mais elle a peur de se tuer, et voilà pourquoi, vaincue, affolée, à bout de force et de courage, elle est descendue, ce soir-là, dans la rue, décidée à faire comme tant d'autres... Seulement, maintenant, au moment de faillir, elle se révolte... Jamais... non... jamais !

Tout cela est débité au milieu de sanglots qui redoublent, mais qui ne la rendent pas moins jolie, d'ailleurs... Certes, le viveur qui l'a conduite en ce restaurant de nuit, ne fait pas profession de défendre la vertu, au contraire ! Mais le cas est infiniment délicat, et, pour un galant homme, il n'y a guère qu'un parti à prendre — non sans quelque héroïsme, pourtant. Puis, sincèrement, il est troublé, remué par ces larmes, très emballé. Il se lève, boutonne son paletot, avec un soupir de regret, et, tirant discrètement de son portefeuille quelques billets de banque, il la force à les accepter, malgré sa résistance.

— Mademoiselle, dit-il respectueusement, retrouvant toute son aisance d'homme du monde... je vous en prie !

— Monsieur, répond-elle, une fille dans ma situa-

tion, une fille qui était prête à tomber dans la boue, n'a plus de fierté à garder. J'accepte... mais comme prêt, et je veux savoir le nom de mon sauveur.

— A charge de revanche !

— Non... plus tard... Épargnez-moi. Je meurs de honte. Mais je saurai vous dire un jour ma reconnaissance profonde...

Une voiture est appelée. Elle lui tend la main. Puis, baissant sa voilette, elle se glisse, légère, dans le fiacre et disparaît, laissant le « sauveur » un peu penaud, en dépit de sa délicatesse.

Elle a donné au cocher une adresse à voix basse. Et pour cause. Une demi-heure après, elle est chez elle. — « Monsieur est-il rentré? » demande-t-elle à la bonne.

« Monsieur », en pantoufles, lisant confortablement son journal dans un bon fauteuil, en fumant un pur havane, se soulève avec nonchalance et interroge :

— Combien, ce soir ?

— Trois cents.

Le lendemain, la « demoiselle en deuil » recommence sa mélancolique promenade sur les boulevards, suivie de la scène tragique de l'honnêteté qui se débat, jouée avec une belle habileté de comédienne très sûre d'elle-même ; et, tandis qu'elle joint les mains, qu'elle lutte, qu'elle se refuse et que les larmes coulent

sur son visage, elle pense, à part elle, au pâle troupeau des courtisanes vulgaires, et elle se dit :

— Si on savait pourtant combien ça rapporte plus, la vertu !

CONTES DE GIL BLAS

CONTES

DE

GIL BLAS

GROSCLAUDE. *La jolie Parfumeuse.*
P. HERVIEU. *Le Taureau du Jouvet.* — RENÉ MAIZEROY.
Thérèse Vigneaux. — GUY DE MAUPASSANT. *Un échec.*

ILLUSTRATIONS

PAR

CARAN D'ACHE. — MYRBACH. — GAMBARD.
ANQUETIN

PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION, ÉDITEURS
26, RUE RACINE

GROSCLAUDE

LA JOLIE PARFUMEUSE

ILLUSTRATIONS PAR CARAN D'ACHE

LA JOLIE PARFUMEUSE

M. Jérôme Lecanasson est célibataire. C'est même un des types les plus accomplis du genre vieux garçon.

Il s'avance automatiquement dans l'existence, comme un wagon entre les rails, s'arrêtant aux stations, voire aux buffets déterminés par son indicateur officiel, l'Habitude, sans jamais rien livrer à l'imprévu; et encore les accidents sont-ils infiniment plus rares dans sa vie que sur certaines lignes de chemins de fer.

Chaque matin, sur le coup de huit heures quarante, M. Lecanasson descend son escalier et enfile la rue des Dames, car, est-il bien nécessaire de le men-

tionner? cet homme d'ordre habite Batignolles; l'omnibus de l'Odéon le dépose près du palais Mazarin, où il occupe, dans les bureaux de l'Académie des sciences, la position honorable, mais peu lucrative, de conservateur des hypothèses, ce qui n'est pas une sinécure.

Au bout de deux heures et demie d'un travail modéré, mais suivi, M. Lecanasson se dirige, d'un pas mesuré, vers un établissement de bouillon, où son arrivée remplace avantageusement le canon du Palais-Royal pour la mise au point du chronomètre; il y déjeune hygiéniquement, allume un modeste cigare en sirotant une humble demi-tasse, après quoi il se livre aux douceurs d'une promenade digestive.

Son immuable itinéraire le conduit à l'entrée d'un établissement de médiocre apparence, dont l'enseigne, d'un style sévère, porte pour toute indication, un chiffre symbolique de centimes, qui, seul, me dispense...

Seul, me dispense
D'en dire plus long!

Je considère comme inutile d'ajouter que cet humble asile se dissimule à l'ombre d'un passage.

Après un court séjour dans ce petit local, M. Lecanasson, la mine épanouie, vient présenter discrètement une modeste rétribution à la dame du comptoir, qui s'entretient galamment avec lui, pendant quelques minutes. Puis il reprend le chemin du bureau.

Ce serait fastidieux de poursuivre plus longtemps le détail d'une existence aussi métronomique.

Qu'on me permette seulement d'en signaler certaines particularités, qui justifient, comme c'est le rôle des exceptions, la règle générale de ce cas bureaucratique.

En vertu d'un excellent précepte sanitaire, chaque samedi matin, M. Lecanasson se rafraîchit le tube digestif avec une demi bouteille d'eau d'Hunyadi-Janos; le même jour, par une étrange coïncidence, il fait deux visites, au lieu d'une, au petit établissement du passage.

Dans un tout autre ordre d'idées, M. Lecanasson s'offre, à dates déterminées, certaines distraction permises, telles que le théâtre, quatre fois par an, le Cirque, au 1er Janvier, et le bal de l'Opéra, à la Mi-carême.

Cette année donc, le soir du dernier bal, M. Lecanasson, fidèle au poste, gravissait solennellement le merveilleux escalier qui mène les habits noirs dans la

salle des Fêtes (après avoir conduit son architecte à *celui* de la Renommée, comme dirait Touchatout), quand une petite main finement gantée, se posa sur son épaule.

Cette main appartenait, par droit de naissance, à une « jolie parfumeuse, » dont le regard étincelant, sous le loup de velours noir, frappa M. Lecanasson d'une stupeur bien naturelle : c'était, en effet, la première fois que cet homme d'ordre rencontrait une aventure, depuis trente-sept ans qu'il venait à l'Opéra.

La mystérieuse petite femme portait avec beaucoup de charme son délicieux costume; elle le remplissait peut-être même un peu trop consciencieusement, mais ce léger embonpoint n'avait rien de bien déplaisant.

Ce fut du moins l'avis du conservateur des hypothèses, qui se laissa prendre le bras et suivit sa conquête, ou, pour mieux dire, sa conquérante, à travers la foule.

Ce fut une véritable intrigue à la manière du temps jadis. La dame au loup fit bien vite croire à son cavalier de rencontre qu'elle connaissait, sur le bout du doigt, les moindres détails de son existence; après quoi, elle l'entraîna facilement dans un cabinet où l'on soupe.

A peine arrivé dans le cabinet particulier, M. Lecanasson, comme le prescrit le règlement de ce genre de plaisir, se mit à supplier le beau masque de faire voir ses traits adorés par contumace.

La jolie parfumeuse se défendit plus vivement qu'il n'est coutume de le faire :

— Prenez garde, lui disait-elle, — craignez de briser votre joujou : qui sait si vous m'aimerez autant quand vous aurez vu mon visage.

— Je ne sais quoi me dit que vous êtes bien belle! murmurait le soupirant, affolé d'amour et de curiosité — vous êtes une grande dame...

— Nenni ! — répliquait la soupeuse en cinglant d'une chiquenaude une main qui la chiffonnait de trop près.

— Une actrice ?

— Point du tout.

— Alors une femme de plaisir ?

— Oh ! que non pas ; je gagne ma vie par un travail pénible, mais honorable. »

Le pauvre homme se convulsionnait vainement l'imagination. Après avoir épuisé la série des suppositions possibles : ni modiste, ni fleuriste, ni corsetière, etc., il allait donner sa langue au chat, quand, jetant son loup d'un

geste brusque, la jolie parfumeuse lui fit reconnaître, — devinez qui ?...

La dame du petit local où M. Lecanasson venait chaque jour passer quelques instants après son déjeuner.

Ce fut un coup de foudre !

— Vous en ces lieux ! s'écria l'homme d'ordre, avec un accent où la sévérité perçait sous la stupéfaction.

— Je vous aime, monsieur Jérôme ! c'est pour vous que je suis venue, dans l'espoir de vous rencontrer, d'oser ici vous faire des aveux, qui, chaque jour, là-bas, s'arrêtaient sur mes lèvres. »

Elle disait ces mots avec une passion si vraie que M. Lecanasson resta rêveur, sans trouver rien à lui répondre.

— Oh ! mon Jérôme, continua-t-elle avec feu, mes intentions sont pures ! Ce n'est pas d'aujourd'hui que date mon amour ! La première fois que je vous vis, tout mon être a tressailli, en recevant de votre main le modique salaire, et j'avais envie de vous dire : « Oh ! revenez, monsieur, revenez pour rien, s'il le faut.

« Et depuis lors... ah ! vous ne saurez jamais tout ce que j'ai souffert, quand je vous sentais près de

moi !... Me repousserez-vous? j'en mourrais! Ce serait si bon d'être votre femme ! Oh ! ne dites pas non, vous viendrez habiter, là-bas, dans les passages, mon petit entre-sol au dessus du... bureau ; nous partagerons nos devoirs comme nos plaisirs. Le travail nous portera bonheur, et nous vivrons à l'abri des besoins.

« Et puis, quelles satisfactions perpétuelles pour votre nature d'artiste : ma clientèle fourmille de

gens de lettres, de peintres et de journalistes, — autant de belles relations pour vous. Nous avons un grand romancier naturaliste qui passe sa vie dans la maison, à la recherche du document humain, je suis sûre qu'il vous adorera ! — Et le petit ténor italien qui possède un si bel *ut* de poitrine ! Vous ne manquerez pas de billets de théâtre avec lui. Il en a tant qu'il en oublie souvent là-bas, — ce sont les clients qui en profitent ! »

M. Lecanasson était rêveur ; après un long silence, tendant enfin les bras à la jolie parfumeuse, il déposa sur son front virginal le chaste baiser des fiançailles, en disant d'une voix émue :

— Vous êtes bien l'épouse qu'il me faut! »

A cet aveu tant désiré, la jeune femme s'évanouit.

Son cavalier servant la fit revenir à elle, en lui donnant à respirer le petit flacon de sels anglais qui ne la quittait jamais; puis, on fixa la date du mariage, et M. Lecanasson reconduisit sa fiancée jusqu'à la porte du passage.

Ce fut une délicieuse promenade au clair de lune, pendant laquelle ils firent de charmants projets d'avenir.

— Comme nous serons heureux, la-bas, disait la belle énamourée, — je vais bien vite faire venir les maçons et les peintres pour installer confortablement notre petit ménage.

— Oui, répondait M. Lecanasson, et, pour éviter l'odeur de la peinture que je ne puis pas souffrir, nous ferons, si vous le voulez, un petit voyage de noces : comme nos moyens ne nous permettent pas d'aller en Suisse, nous louerons pour, quelques semai-

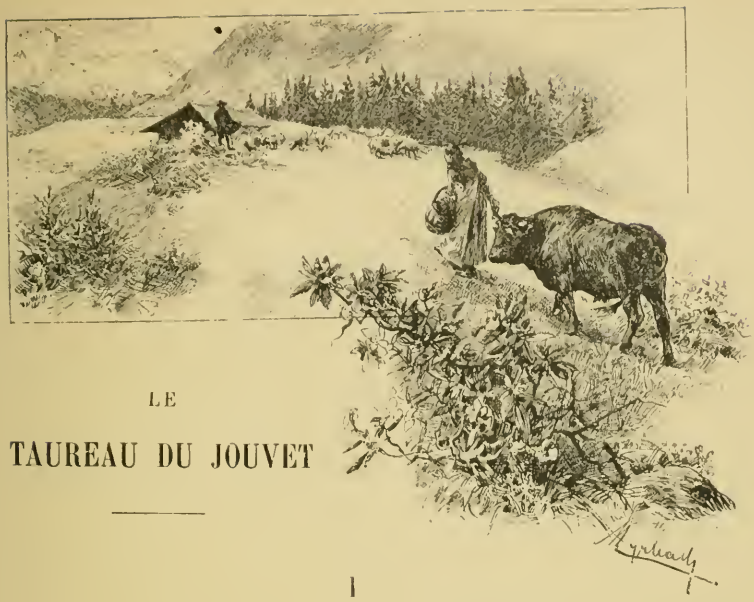
nes, un de ces élégants chalets que la municipalité vient de faire établir sur les boulevards extérieurs.

— Oh ! oui ; fit-elle, ravie, un chalet pour notre lune de miel... C'est de toute nécessité. »

PAUL HERVIEU

LE TAUREAU DU JOUVET

ILLUSTRATIONS PAR MYRBACH



LE

TAUREAU DU JOUVET

I

Sur la Grande Côte où n'ont jamais pu croître les arbres, Hugues Barros garde deux cents moutons dont le quart lui appartient.

Depuis Pâques, cela fait déjà trois mois qu'il conduit ses bêtes transhumantes au milieu des pâturages isolés qu'il a loués pour la belle saison, entre le mont des Archets, Combelouve, les Bains de l'Ours et le lac du Jouvet.

Aujourd'hui il attend ses provisions de la semaine ; — les dernières sont épuisées — et il a faim.

Devant lui, la masse de son troupeau se meut lentement ; et quelques toisons brunes se faufilent parmi tous les dos de laine blanche.

Hugues Barros est debout, appuyant sa haute taille

sur une solide branche de houx dont il a bagué l'écorce avec son couteau. Ses épaules robustes garnissent l'ample manteau de cuirassier qu'il a acheté, l'hiver dernier, à un de ceux qui colportent des effets de réforme et « font le marchand » dans les foires. Quand la bise raccourcit cette bonne enveloppe de drap, en la lui plaquant dans le creux des reins, le bas du pantalon de velours marron se montre tire-bouchonné dans les guêtres de gros cuir. La face inculte et dure du berger est abritée sous les larges bords d'un feutre roussi par le soleil, zébré par la poussière et par la pluie.

Hugues consulte fréquemment l'heure du ciel, et s'impatiente d'entendre ainsi crier ses entrailles.

Enfin ses deux chiens se rapprochent de lui, et grognent, en dardant leurs oreilles pointues.

Il pose, en abat-jour, sa main calleuse sur son front; et, par la combe du Nant-Gelé, il reconnaît sa femme qui grimpe à petits pas.

La Barros porte un paquet volumineux sous le bras gauche, et, du poignet droit, elle tire sur un taureau maigre, à jambes courtes, dont une corne est cassée et l'autre, plate, noire du bout.

Par instants, d'un simple mouvement de tête en arrière, le rude animal arrête sa conductrice et promène complaisamment sa langue violette sur ses flancs sombres.

— Arriv'ras-tu pas? » s'écrie le berger.

Mais sa femme, dont la gorge est oppressée par l'ascension, ne réplique rien.

Il reprend :

— Qué qu' tu m'amènes-là? Ousque t'as pris c'te bête? »

Lorsque la Barros l'a rejoint sur le sommet, elle se dépêche de répondre, d'une voix haletante :

— C'est c't'écorné qui m'a mise en r'tard... Faut qu' tu l' gardes pour l' compte à Tayot, jusqu'à qu' sa chaleur soit passée... I' n' demeure pas plus au pré qu'à l'étab'...

— D' combien qu' Tayot s'ra généreux pour la peine?

— I' m'a dit, comm' ça, qu'on s'arrangerait toujours ensemb'.

— Ouais! ouais! tu y diras que j' veux pas moins d' vingt sous par s'maine. J' paie b'en, moi, ici, quatre-vingt-dix francs d' loyer!

— J'y dirai. »

Tandis que la femme déballe son panier, l'homme va quérir un pieu et un maillet dans sa hutte de pierre; et, à quelques mètres, il fixe au sol la corde du taureau qui l'observe d'un œil injecté, immobile et sournois.

Quand Hugues revient s'asseoir contre un tertre, il a du plaisir à compter ses vivres étalés sur la terre chauve où le vent frise les rares touffes de gazon.

Bon ! cette fois-ci, la miche de pain a la vraie taille ; parfait aussi le fromage bleu en lait de vache et de chèvre... Et le lard ? où donc est-il ? on l'aura oublié ! ces sacrées femmes !...

Mais patience ! la Barros sourit : voici le lard, et le petit salé, et le tabac, et les deux litres du vin de pays qui procurera un goût aigre à l'eau crue des fontaines.

Sans retard, le pâtre calme son appétit et cause, la bouche pleine : « Les enfants vont bien ? L'aîné a recommencé ses tours ; c'en est un qui promet ! gare les femelles ! Et le père ? Il ne veut toujours pas se laisser opérer de sa glande au gosier ? Il étouffera un de ces bons matins ; enfin, on lui a répété le conseil assez souvent ! Ah ! le garde champêtre s'est décidé à flanquer un procès-verbal contre les oies de Joseph Mabre. Il se faisait temps ! Et cette poudre à fusil que le voiturier doit rapporter d'Albertville, quand est-ce ? Justement un couple de vautours tourne, depuis la veille, autour du grand Rey d'où un agneau a chu. »

Hugues Barros a terminé son frugal repas. Il dévisse le bouchon en bois de l'outre qu'il porte en bandoulière ; il lève, à deux mains, la peau de bouc qu'il pressure en dirigeant, sur sa langue, un jet mince et frais de boisson.

Alors, lissant ses moustaches, il se penche sur sa

femme et lui fournit, sans avoir à se cacher de personne, le grand baiser de nature dont ils ont le droit.

II

Pendant que la Barros, allégée de son fardeau, redescend d'une allure leste et ferme les pentes qui mènent au village de Longefroy, son mari, allongé sur le ventre et repu, aspire d'épaisses bouffées dans sa pipe noire.

D'ici huit jours, sans doute, il n'apercevra plus figure humaine... Qu'importe !...

Sous ses paupières mi-closes, il voit miroiter, dans la vallée d'Aime, la raide lame de l'Isère qui perce les bois et les pierres. Les maisons de Centron, plantées au cœur d'une vieille forêt, lui apparaissent comme des papillons jaunes dans une haie d'églantiers ; et les vignes de Bellentre, au loin, verdissent la terre comme un bas tapis de mousse.

Quand le berger tourne son visage sur l'oreiller de ses coudes, il distingue, au fond de l'autre versant, les lacs verts du val de Tignes qui semblent d'étroits abreuvoirs où les cascades trempent ainsi que des crinières de chevaux blancs.

Il s'assoupit enfin, du sommeil de midi, lourd et sans rêve.

Soudain, les aboiements de ses chiens le réveillent : le taureau, d'un violent effort, a déplanté son piquet qu'il traîne, en répandant la panique, parmi les béliers et les brebis pleines.

— Sus au taure!... Kss!... kss!... Mords-le!... crie Hugues Barros, avec des gestes furieux.

Mais les chiens, inaccoutumés à ce service, hurlent sur place et refusent d'avancer.

— Attends, l'écorné, que j' t'arrange! »

Et il marche au taureau.

Celui-ci s'arrête hardiment, et baisse son front menaçant et mutilé.

Barros lui applique, sur le mufle, un coup de maillet; et, dès que l'autre, se détourne en beuglant, il empoigne de près son lien. Puis, d'une seule main, il renfonce vigoureusement le pieu, va chercher des blocs pesants et en charge toute la longueur de la corde, jusqu'à ce que les naseaux de la bête soient collés à la lisière du sol.

— Jeûne un peu, dit-il, ça t' calm'ra. »

Et il lui détache, sur l'échine, une volée de coups de bâton.

Ensuite il mène son troupeau vers une pâture nouvelle.

Les bestiaux serrés découvrent, en s'éloignant, les racines rases de l'herbe dévastée; et, tandis que les chiens les harcèlent, leurs pieds fourchus fendent hâtivement la corolle rouge ou bleue des digitales, des aconits et de toutes les fleurs malsaines dont leur voracité se garde.

..... Aux approches du soir, Hugues revient avec ses moutons qu'il parque, les uns sautant sur les autres, entre une roche géante et trois petites claies.

Mais l'écorné a encore trouvé moyen de se délivrer; et il rôde là-bas, reniflant la brise, poussant des mugissements espacés, fouettant ses cuisses avec la mèche hérissée des poils qui prolongent sa queue souple.

Le berger stupéfait, gronde entre ses dents :

— Ah ! t'en veux, carogne ! t'en auras ! »

Le voilà qui repart en courant, son gourdin pendu au coude par la martingale.

Le taureau, qui attend d'un air décidé, fouille la terre du sabot et projette des mottes. Puis, au moment de lutter, il remue son œil fourbe, et d'un élan oblique se dérobe par le vallon d'Armène.

Hugues Barrros le poursuit; et c'est une chasse enragée à travers les escarpements de schiste, les culots de neige, les éboulis de cailloux et les eaux vives.

Une seule fois, près de la grange ruinée des Blancs, l'homme a rattrapé la brute. Il a voulu la saisir der-

rière, par les cornes, et l'abattre, comme il avait appris, en lui tordant le cou. Mais, sur une des tempes, sa main n'a rencontré qu'un tronçon et une oreille. Il s'y est néanmoins suspendu, en lançant des coups de souliers ferrés dans les jarrets de son adversaire. Celui-ci, par l'avantage de sa corne absente, s'est dégagé d'un bond, et a disparu au milieu de la nuit enfin montée des plaines.

Barros, qui a roulé dans une fondrière, maugrée en se redressant :

« — Eh ! va-t-en au diable ! »

Ses paumes et ses genoux écorchés saignent et lui cuisent. Il s'oriente dans l'obscurité crépusculaire, et découvre, sous un dernier reflet, le plateau où son gîte est perché. Il regagne péniblement la Grande-Côte ; mais, dès qu'il y a débouché, le bruit d'un galop puissant l'émotionne...

Une forme, plus noire que le noir des ténèbres environnantes, se précipite à sa rencontre. Et, sans même avoir eu le temps de lâcher un cri, il tombe à la renverse, évanoui, la poitrine trouée par la corne unique du taureau.

III

. . . . . .

Quand il reprend connaissance, la lune ronde plane dans le ciel. La chute de son humide et fine clarté baigne le cirque des glaciers alentour ; et, depuis le col du Soufre jusqu'au Mont-Pourri, en passant par Gebroulaz, la Grande-Casse et l'Iseran, la surface des neiges brille comme si une flore d'étincelles s'épanouissait sur des parterres de cristaux.

Hugues Barros a très froid.

Il veut se lever ; mais, à ce mouvement, une atroce douleur le mord au creux de l'estomac ; et sa main, qu'il y met, en ressort toute poissée, et, autant qu'il peut voir, rougie dans les pores.

Alors il se rappelle ce qui s'est accompli.

Il exhale un soupir qui lui arrache un gémissement. Il se sent touché à fond, et il lui vient, de la solitude, une peur qu'il n'a jamais connue. La fièvre fait frissonner tout son corps et hallucine ses yeux. En face, le Mont-Blanc lui paraît grandir jusqu'à la lune ; et, sur ses flancs, dansent l'Allée Blanche et le Glacier des Glaciers.

Il appelle follement. Sa voix brisée, qui l'effraye, tombe dans le désert et le silence universel. Les moutons dorment ainsi que les chiens.

Lentement la nuit s'écoule et se dissipe devant l'aurore.

Le soleil surgit sous son arc triomphal, dont les couleurs surnaturelles sont bleu d'or, rouge de perle, gris de feu.

Ebloui de lumière, Barros tâche, en coulant son regard, d'assouvir l'épouvantable curiosité qu'il a de sa blessure. Il souffre d'une souffrance horrible. Sa ressource est d'appuyer ses poings sur le bâillement de la plaie ; et la dépense de forces, qu'il fait ainsi, le soulage momentanément ; son sang, caillé sur la pelouse, scintille et se confond avec la gelée blanche. Une soif ardente le consume ; mais il ne peut attirer sa gourde que la chute a jetée sous son dos.

Cependant les chiens, surpris de son retard insolite, aboient en chœur ; et les moutons affamés, dérangeant leur fragile clôture, se sauvent, en foule bêlante, dans les gazons frais. Et, tout à l'heure, le troupeau ne sera plus qu'un point imperceptible se perdant vers les Frasses.

Bientôt le berger entend, à peu de distance, le taureau souffler les âpres sanglots de son rut. Il n'est pas alarmé de ce retour ; au contraire, il voudrait que la bête se ruât de nouveau sur lui, et l'achevât. Sans ça, combien de temps va-t-il mettre à mourir, en se tordant comme un damné ?

... Mais voilà qu'il est pris d'une subite anxiété. ... Quelque chose se passe là-bas ?...

Une troupe d'individus descendent de mulets et gravissent à pied le cône terminal du Jouvet : quatre hommes et deux femmes en toilettes claires.

Barros voit nettement les silhouettes se profiler dans l'air vide, et les bras pointer des lorgnettes sur les grandes lignes du paysage.

Il s'exaspère qu'on ne « guette » point de son côté ; et il s'apitoie sur lui-même, tandis que l'ombre démesurée de ces gens qui l'avait presque atteint, s'éloigne.

Il les implore faiblement du geste et de la voix. Ses tentatives sont vaines. Les touristes repartent sans l'avoir aperçu, et le taureau seul répond à sa plainte par les siennes.

Il murmure :

— Crève-les donc aussi, carogne !

Il réfléchit au malheur dont il est victime. La chance lui a toujours manqué. Ce n'est pourtant pas qu'il ait du mal à se reprocher... Et les circonstances de sa vie défilent devant sa mémoire. Il revoit surtout l'époque où on l'a empêché de rester soldat, et les heures durant lesquelles ses trois petits sont nés... Il se rappelle encore la physionomie tranquille d'un voisin que jadis il a regardé rendre l'esprit entouré de ses proches...

... La journée s'avance ; le soleil est voilé.

Des brouillards compacts entrent en France par leur route familière du Petit-Saint-Bernard, où ils se condensent ; et, glissant à toute vitesse, ils abordent

la Grande-Côte sur laquelle leur interminable procession commence, avec les hymnes du vent.

Hugues Barros ne distingue plus rien sur terre. Une écume légère sourd aux coins de ses lèvres ; des spasmes fréquents secouent ses membres. Par un suprême effort, il se soulève graduellement jusqu'à ce qu'il soit sur son séant.

Et il meurt assis, les yeux vagues, comme un être qui s'éveille.

RENÉ MAIZEROY

THÉRÈSE VIGNEAUX

ILLUSTRATIONS PAR GAMBARD

THÉRÈSE VIGNEAUX

I

Thérèse pleurait, les lèvres écrasées contre son mouchoir pour étouffer ses sanglots.

Ils s'étaient assis sur un des bancs du Jardin public, dans une allée déserte où de vagues lueurs

d'étoiles filtraient entre les branches. Elle ne trouvait pas une parole à lui dire. Cette pensée que l'homme qu'elle adorait allait partir, que la musique qui leur arrivait par lambeaux rhythmait les toasts d'une réception d'adieux et qu'après demain, à pointe d'aube, le régiment, clairons en tête, disparaîtrait là-bas au détour de la grand'route et ne reviendrait jamais à Saint-Martéjoux, cette vision brusque de solitude, de volets fermés, d'amour brisé, lui serraient le cœur comme en un étau. Et elle frottait son corps enfiévré au dolman de l'officier, elle se pelotonnait dans ses bras et tressaillait sous ses baisers avec une immense et croissante douleur.

C'était fini.

Elle reprendrait la vie ancienne sans rêves, sans joies à côté de son père, de ce bon monsieur Vigneaux, comme disaient les autres employés de la préfecture, de l'homme égoïste qui ne songeait qu'à ses paperasses, à ses parties de dominos au café Triadoux et à sa collection de rosiers. Elle se languirait ainsi qu'une exilée, toute seule dans leur morne maison de la rue Perchepinte.

Montauriol se taisait comme elle, l'étreignait avec un emportement désespéré. Les heures sonnaient dans les nombreux clochers. Des feuilles mortes tourbillonnaient. Et comme s'ils eussent cédé aux charmes de la nuit douce et voulu s'imprégner d'un seul coup de tout le bonheur qu'interrompait cette séparation bru-

tale, ils repassèrent date par date leur histoire depuis le bal officiel où il lui avait été présenté pour la première fois.

Il la revoyait dans ces vastes salons avec son air timide de jeune fille pauvre qui a cousu sa toilette de mousseline elle-même, mais si jolie avec ses cheveux d'un blond cendré que retenait un ruban bleu, sa tête de pastel où les yeux luisaient comme les prunelles vertes des chattes, où les oreilles petites étaient piquées de deux grains de corail pareils à des gouttelettes de sang. Ils avaient valsé ensemble toute la nuit, ils s'étaient écrit ensuite, chaque jour. Elle allait, avec son capulet rouge sur le front, chercher ses lettres à la poste restante dès que le soir tombait. Cela lui brûlait l'être, la rendait comme grise. Elle s'échappait par la porte du jardin. Il courait la rejoindre dans les églises, dans les ruelles solitaires de faubourg. Ils se promenaient, le bras à la taille. Ils s'embrassaient. Ils se juraient de s'adorer jusqu'à la mort. Et le jour où M. Vigneaux avait pris un congé pour assister à l'enterrement d'une cousine qui lui laissait son héritage, elle s'était donnée tout entière, simplement, amoureusement, sans hésiter, comme une fiancée qui tient sa promesse.

Elle lui appartenait maintenant.

Dès qu'il faisait un signe, dès qu'il le désirait, elle accourait leste et pimpante dans la chambre du lieutenant, tirait les rideaux, se déshabillait comme si

toute sa toilette n'eût tenu qu'à une épingle. Elle avait des chemises qui sentaient l'iris, une gaieté de gamine que la tiédeur des oreillers met en folie. Elle bernait son père comme un tuteur de comédie, n'attendait même pas, pour s'enfuir, qu'il eût boutonné ses manches de lustrine et tourné le dos, inventait des prétextes continuels pour expliquer ses absences, ses retours au milieu de la nuit avec son corset roulé dans un journal et des frisons emmêlés que, dans la hâte de l'heure oubliée, elle ne se donnait même pas la peine de recoiffer. Elle n'avait plus conscience ni des jours ni des mois, dérivait à vau-l'eau, ne voyait dans la vie qu'une succession de minutes pareilles, heureuses et trop brèves lorsqu'elle était auprès de son amant, interminables et moroses lorsqu'elle se morfondait loin de lui.

Et, parce que des soldats ameutés par une fille avaient saccagé une guinguette de barrière, parce que le colonel en avait profité pour traiter le maire comme un domestique malhonnête, parce que des querelles éclataient dans les cafés, on expédiait le régiment à l'autre bout du pays, dans une garnison de frontière. Thérèse répétait en hochant la tête, atterrée devant l'écroulement de son bonheur :

— Mon Dieu! Est-ce possible que tu t'en ailles si loin, pour toujours! »

Alors, n'y tenant plus, il la supplia d'abandonner ce père qui ne l'aimait pas, de déserter la maison fa-

miliale où aucune affection ne la retenait. Il avait assez de fortune pour vivre à deux. Elle était libre de ses actes. Là-bas, personne ne la connaissait. Ils demeureraient ensemble. Elle serait comme sa femme. Ils n'auraient plus besoin de se cacher, de regarder la pendule, de mentir. Il lui montrait, comme en un mirage, une existence tranquille, béate, dans laquelle on s'assoupit, on s'enfonce.

Les larmes de la jeune fille s'étaient séchées. Elle n'osait pas l'interrompre. Et lorsqu'il eut fini, elle lui noua câlinement les mains autour du cou et murmura avec des inflexions lentes :

— C'est vrai, c'est bien vrai, dis... Tu me veux complètement avec toi?...»

II

Thérèse était arrivée avec deux petites malles et la robe qu'elle avait sur elle.

On aurait dit, à les voir dans cet appartement meublé qu'il payait soixante francs par mois, de deux enfants qui jouent au ménage. L'ordonnance n'osait jamais ouvrir la porte. Montauriol ne faisait plus de visites, ne mettait le pied au cercle que pour les réceptions, était continuellement aux arrêts, se dispensait huit fois

sur dix de déplier sa serviette à la pension. Il s'endettait. Il n'était heureux que dans son intérieur, les coudes sur la nappe, leurs deux chaises tout près l'une de l'autre. Il ne sortait qu'avec Thérèse. Il s'affichait avec elle, en tenue. Il songeait à l'épouser, à régulariser cette situation fausse dont il souffrait quelquefois pour sa maîtresse.

Celle-ci acceptait tout ce qu'il exigeait, l'enveloppait de tendresses incessantes. Avec son intuition de femme aimante, elle sentait bien qu'on l'épiait, qu'on la jalousait, qu'on sapait sourdement leur logis fermé comme une prison mystérieuse. Elle en avait d'abord été ulcérée, irritée jusqu'au tréfond de l'âme ; mais les baisers de son amant la consolaient aussitôt, détournaient le cours de ses idées noires.

Ne fallait-il pas payer par quelques souffrances cet amour, ces joies ? Avait-elle le droit de se plaindre, d'accuser le sort pour des vétilles absurdes ? Que lui importait d'être toisée insolemment comme une gadoue par la colonelle, à la messe, de ne se voir saluer que par quelques sous-lieutenants, d'apprendre par des lettres anonymes qu'on la tournait en ridicule, que la grosse Madame Vignerol, une ancienne cantinière des zouaves, ramassée en campagne par un capitaine décavé, l'éclaboussait de calomnies grossières, que la femme du chef de musique qui, à défaut d'officiers, couchait avec les sergents-majors, disait en pinçant ses lèvres maquillées :

— C'est dégoûtant de tolérer des traînées pareilles dans un régiment ! »

Puis, malgré elle, devant cette guerre acharnée qu'on lui déclarait, qui ne désarmait pas un seul jour, elle eut peur, elle perdit son assurance hautaine de femme qui se sait idolâtrée. On la relançait partout, on la traquait comme une bête dangereuse. On ne lui épargnait aucune humiliation, aucune torture. On écrivait sur elle des choses infâmes à Montauriol. On se moquait de lui pendant les pauses de l'exercice. Tout le régiment semblait s'être ligué pour les séparer, pour lui rendre cette liaison odieuse. On le punissait. Le colonel l'avait noté déplorablement à l'inspection et rayé du tableau d'avancement. Sa mère ne lui répondait plus, ne lui envoyait pas sa pension accoutumée.

Peu à peu, cela l'énervait, le montait contre la malheureuse qui n'était coupable après tout que de l'avoir écouté. La haine des autres s'infiltrait dans son cerveau comme un poison versé goutte à goutte. Il devenait injuste. Il la harcelait de taquineries méchantes, se moquait de son accent gascon, de son profil de bourgeoise, de ses toilettes modestes. Il s'emportait pour un rien, jurait, lui reprochait avec amertume d'entraver sa carrière, de l'avoir acculé au fond d'une impasse. Il s'en allait en battant les portes, agacé par sa figure résignée, ses yeux baignés d'une tristesse mortelle et lui criait :

— Vrai, tu m'embêtes avec tes airs navrés. On croirait que je te rends malheureuse ! »

Thérèse baissait la tête, ne se plaignait pas, ne dormait plus, ne lui adressait aucun reproche. Elle se contentait d'une poignée de main ou d'une caresse distraite, se débattait comme une blessée qui agonise sur la route au milieu des ténèbres, qui cherche en vain une flaque d'eau pour étancher sa soif ardente et n'a plus le courage de se traîner, d'appeler au secours...

III

Montauriol lui secouait les poignets, l'invectivait d'une voix enrouée d'ivrogne qui a lampé quelques carafons d'eau-de-vie. Il s'échauffait, titubait en la heurtant aux meubles comme une masse inerte et machinalement cherchait aux quatre coins de la chambre une cravache pour frapper la malheureuse. Elle était pâle et le dévisageait de ses prunelles élargies par une épouvante affreuse. Ses tempes bourdonnaient comme martelées par des doigts opiniâtres. Elle sentait son cerveau se vider comme par une félure agrandie. Le lieutenant, exsaspéré par ce silence, hurlait comme s'il eût voulut qu'on l'entendît d'un bout à l'autre de la ville :

— Catin ! catin ! Tu crois que j'ignore où tu te vautres pendant que je ne suis pas là ! On t'a pour cent sous ! On t'aurait pour un paquet de tabac et l'on me montre du doigt à la caserne, même les soldats ! Tous les camarades y ont passé, ose donc dire que ce n'est pas vrai, tous, Mathivet, Saint-Clair, Dauniol, tous ont sali mes draps, salope ! Et tu t'imagines que cela se passera comme autrefois, que je consentirai à te tirer comme un boulet toute ma vie, à avoir à cause de toi l'air d'un idiot ou d'un Alphonse... »

Elle frissonnait. Ces phrases mauvaises entraient dans sa chair pantelante comme des coups de couteau et, raidie, échevelée, elle s'exclama, les dents serrées :

— Je m'en vais, je m'en vais... Tais-toi, je m'en vais ! »

Il éclata de rire et lui ouvrit la porte au large. Elle descendit les escaliers d'un pas automatique de somnambule. Son peignoir usé balayait les marches poussiéreuses. Dans la rue, une de ses pantoufles tomba. Elle continua à marcher, déchirant son bas sur les pavés pointus. Elle mumurait avec une terreur machinale. « Je m'en vais, je m'en vais », et traversait les places et les carrefours. Des passants attardés la suivaient, la prenaient pour une raccrocheuse ivre. Elle allait droit devant elle, sans rien entendre, sans rien voir : Et elle dévala enfin sur la berge du canal, devant l'écluse des Célestins, d'où l'eau s'égouttait avec une plainte monotone. L'ombre épaisse des platanes noircissait la

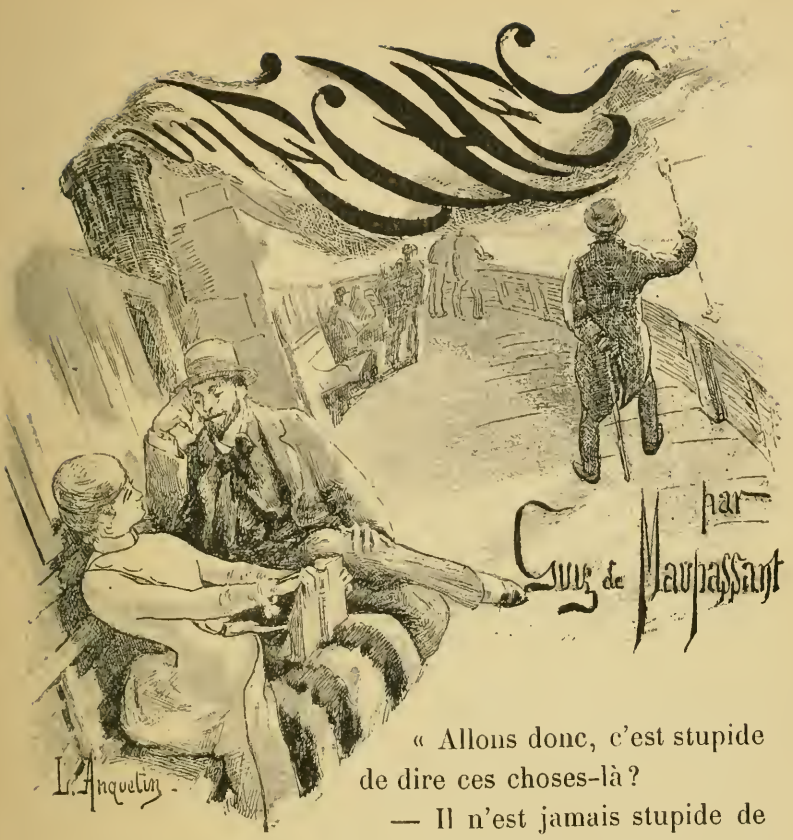
nappe stagnante. On eût dit d'un grand linceul de velours sombre. Un reflet de lune y vacillait comme un regard attirant. Thérèse répéta encore : « Je m'en vais, je m'en vais ! » et se jeta dans le bassin...

Le lieutenant Montauriol (Charles-Edmond) a été proposé au choix pour le grade de capitaine, et il doit épouser en septembre la fille du général comte Labillette, commandant du vingt-troisième corps d'armée.

GUY DE MAUPASSANT

UN ÉCHEC

ILLUSTRATIONS PAR ANQUETIN



« Allons donc, c'est stupide de dire ces choses-là ?

— Il n'est jamais stupide de dire la vérité. Je te répète qu'un garçon, pas laid, pas bête, assez roué, habitué aux femmes, à leurs manières, à leurs défenses, à leurs caprices, à leurs faiblesses, qui sait lire dans leur cœur, dans leur âme et dans leurs yeux, qui pressent leurs défaillances et devine les fluctuations de leurs désirs, vient toujours à bout de celles qu'il veut. Je dis toujours, et de toutes, presque sans exception. Et l'exception dans ce cas ne fait que confirmer la règle. »

Quatre jeunes gens debout écoutaient la discussion. Trois d'entre eux tenaient pour Jean de Valézé qui soutenait la cause de la pluralité des femmes honnêtes. Un seul soutenait énergiquement l'avis de Simon Lataille, qui reprit : « A quoi sert la discussion sur ce point, d'ailleurs, et comment nous entendrions-nous? Nous ne jugeons, nous ne pouvons juger de ces choses que d'après notre expérience personnelle. Or, si vous avez trouvé beaucoup de rebelles, il est indubitable que vous devez croire à la sagesse des femmes, tandis que si j'ai rencontré beaucoup de défaillantes, j'ai le droit de conclure à leur faiblesse. Or, songez que la vertu et la résistance ne tiennent à rien, à un cheveu, comme on dit, oui, à une mèche de cheveux frisés d'une certaine façon, à l'expression d'un œil, au je ne sais quoi mystérieux qui rend un être, homme ou femme, instantanément désirable pour les créatures d'un sexe différent.

Celui-là, ce privilégié triomphera toujours ou presque toujours, sans effort, par la seule puissance de sa nature, en vertu de ce don secret qu'il a, de ce charme inconnu et sensuel qu'il porte en lui, don et charme inaperçus de ses voisins de même race, alors que ces mêmes voisins, plus intelligents, plus beaux même, échoueront dans leurs tentatives. D'où il résulte que deux hommes pareils ont le droit de ne pas voir la vie et les femmes de la même façon.

Et puis il y a ceux qui s'y prennent mal, ceux qui

se découragent trop vite, ceux qui ne distinguent jamais le moment précis et surtout ceux qui désirent peu parce qu'ils ne savent pas vraiment aimer les femmes. Je dis que le vrai désir, le désir brûlant, le désir qui fait frémir la main et enflamme le regard est contagieux comme une maladie. Une femme qui se sent désirée ainsi, appelée ainsi est à moitié vaincue d'avance. Et elles sentent cela, par tous leurs nerfs, par tous leurs organes, par toute leur peau. Ce genre de sympathie-là est irrésistible, voyez-vous. Mais, sacrebleu, il faut que le ton de toutes vos paroles, que tous les mouvements de votre bouche, que toutes les caresses de vos yeux, leur disent et leur répètent l'ardeur de votre appel. Si vous causez avec elles comme vous le feriez avec un professeur d'histoire, elles vous résisteront jusqu'au jugement dernier ! Quoi que vous leur disiez, pensez à leur étreinte, pensez à leur baiser, pensez à leur nudité, et derrière vos paroles les plus chastes et les plus graves, elles devineront, elles sentiront cette sollicitation pressante et muette. *Experto crede Roberto.* »

Jean de Valézé répondit :

— Alors on ne t'a jamais résisté, à toi ?

— Si, et tout dernièrement encore. Je vais vous dire ça, c'est assez drôle. Mais, qui sait? je me suis peut-être trompé sur l'instant de la dernière attaque.

Enfin, voici. J'allais à Turin en traversant la Corse.

Je pris à Nice le bateau pour Bastia, et, dès que nous fûmes en mer, je remarquai, assise sur le pont, une jeune femme gentille et assez modeste, qui regardait au loin. Je me dis : « Tiens, voilà ma traversée. »

Je m'installai en face d'elle et je la regardai en me demandant tout ce qu'on doit se demander quand on aperçoit une femme inconnue qui vous intéresse : sa condition, son âge, son caractère. — Puis on devine, par ce qu'on voit, ce qu'on ne voit pas. On sonde avec l'œil et la pensée les dedans du corsage et les dessous de la robe. On note la longueur du buste quand elle est assise ; on tâche de découvrir la cheville ; on remarque la qualité de la main qui révélera la finesse de toutes les attaches, et la qualité de l'oreille qui indique l'origine mieux qu'un extrait de naissance toujours contestable. On s'efforce de l'entendre parler pour pénétrer la nature de son esprit et les tendances de son cœur par les intonations de sa voix. Car le timbre et toutes les nuances de la parole montrent à un observateur expérimenté toute la contexture mystérieuse d'une âme, l'accord étant toujours parfait, bien que difficile à saisir, entre la pensée même et l'organe qui l'exprime.

Donc j'observais attentivement ma voisine, cherchant les signes, analysant ses gestes, attendant des révélations de toutes ses attitudes.

Elle ouvrit un petit sac et tira un journal. Je me

frottai les mains. « Dis-moi qui tu lis, je te dirai ce que tu penses. »

Elle commença par l'article de tête, avec un petit air content et friand. Le titre de la feuille me sauta aux yeux : l'*Echo de Paris*. Je demeurai perplexe. Elle lisait une chronique de Scholl. Diable ! c'était une scholliste — une scholliste ? Elle se mit à sourire : une gauloise. Alors pas bégueule, bon enfant. Très bien. Une scholliste — oui, ça aime l'esprit français, la finesse et le sel, même le poivre. Bonne note. Et je pensai : Voyons la contre-épreuve.

J'allai m'asseoir auprès d'elle et je me mis à lire, avec non moins d'attention, un volume de poésies que j'avais acheté au départ : *La Chanson d'amour*, par Félix Frank.

Je remarquai qu'elle avait cueilli le titre sur la couverture, d'un coup d'œil rapide, comme un oiseau cueille une mouche en volant. Plusieurs voyageurs passaient devant nous pour la regarder. Mais elle ne semblait penser qu'à sa chronique. Quand elle l'eut finie, elle posa le journal entre nous deux.

Je la saluai et je lui dis : « Me permettez-vous, Madame, de jeter un coup d'œil sur cette feuille?

— Certainement, Monsieur.

— Puis-je vous offrir, pendant ce temps, ce volume de vers ?

— Certainement, Monsieur. C'est amusant? »

Je fus un peu troublé par cette question. On ne de-

mande pas si un recueil de vers est amusant. — Je répondis : « C'est mieux que cela, c'est charmant, délicat et très artiste.

— Donnez alors. »

Elle prit le livre, l'ouvrit et se mit à le parcourir avec un petit air étonné prouvant qu'elle ne lisait pas souvent de vers.

Parfois, elle semblait attendrie, parfois elle souriait, mais d'un autre sourire qu'en lisant son journal.

Soudain, je lui demandai : « Cela vous plaît-il ?

— Oui, mais j'aime ce qui est gai, moi, ce qui est très gai ; je ne suis pas sentimentale. »

Et nous commençâmes à causer. J'appris qu'elle était femme d'un capitaine de dragons en garnison à Ajaccio et qu'elle allait rejoindre son mari.

En quelques minutes, je devinai qu'elle ne l'aimait guère, ce mari ! Elle l'aimait pourtant mais avec réserve, comme on aime un homme qui n'avait pas tenu grand'chose des espérances éveillées aux jours des fiançailles. Il l'avait promenée de garnison en garnison, à travers un tas de petites villes tristes, si tristes ! Maintenant, il l'appelait dans cette île qui devait être lugubre. Non, la vie n'était pas amusante pour tout le monde. Elle aurait encore préféré demeurer chez ses parents, à Lyon, car elle connaissait tout le monde à Lyon. Mais il lui fallait aller en Corse maintenant. Le ministre, vraiment, n'était pas aimable pour son mari, qui avait pourtant de très beaux états de service.

Et nous parlâmes des résidences qu'elle eût préférées.

Je demandai : « Aimez-vous Paris ? »

Elle s'écria : « Oh ! Monsieur, si j'aime Paris ! Est-il possible de faire une pareille question ? »

Et elle se mit à me parler de Paris avec une telle ardeur, un tel enthousiasme, une telle frénésie de convoitise que je pensai : « Voilà la corde dont il faut jouer ».

Elle adorait Paris, de loin, avec une rage de gourmandise rentrée, avec une passion exaspérée de provinciale, avec une impatience affolée d'oiseau en cage qui regarde un bois toute la journée, de la fenêtre où il est accroché.

Elle se mit à m'interroger, en balbutiant d'angoisse ; elle voulait tout apprendre, tout, en cinq minutes. Elle savait les noms de tous les gens connus, et de beaucoup d'autres encore dont je n'avais jamais entendu parler.

— Comment est M. Gounod ? Et M. Sardou ? Oh ! Monsieur, comme j'aime les pièces de M. Sardou ! Comme c'est gai, spirituel ! chaque fois que j'en vois une, je rêve pendant huit jours ! j'ai lu aussi un livre de M. Daudet qui m'a tant plu ! *Sapho*, connaissez-vous ça ? Est-il joli garçon, M. Daudet ? L'avez-vous vu ? Et M. Zola, comment est-il ? Si vous saviez comme *Germinal* m'a fait pleurer ! Vous rappelez-vous le petit enfant qui meurt sans lumière ? Comme c'est terrible ! J'ai failli en faire une maladie. Ça n'est pas

pour rire, par exemple ! J'ai lu aussi un livre de M. Bourget, *Cruelle Enigme* ! J'ai une cousine qui a si bien perdu la tête de ce roman-là qu'elle a écrit à M. Bourget. Moi, j'ai trouvé ça trop poétique. J'aime mieux ce qui est drôle. Connaissez-vous M. Grévin ? Et M. Coquelin ? Et M. Damala ? Et M. Rochefort ? On dit qu'il a tant d'esprit ! Et M. de Cassagnac ? Il paraît qu'il se bat tous les jours ?... »

. . . . . .

Au bout d'une heure environ, ses interrogations commençaient à s'épuiser ; et ayant satisfait sa curiosité de la façon la plus fantaisiste, je pus parler à mon tour.

Je lui racontai des histoires du monde, du monde parisien, du grand monde. Elle écoutait de toutes ses oreilles, de tout son cœur. Oh ! certes, elle a dû prendre une jolie idée des belles dames, des illustres dames de Paris. Ce n'étaient qu'aventures galantes, que rendez-vous, que victoires rapides et défaites passionnées. Elle me demandait de temps en temps : « Oh ! c'est comme ça, le grand monde ? »

Je souriais d'un air malin : « Parbleu. Il n'y a que les petites bourgeoises qui mènent une vie plate et monotone par respect de la vertu, d'une vertu dont personne ne leur sait gré... »

Et je me mis à saper la vertu à grands coups d'ironie, à grands coups de philosophie, à grands coups de blague. Je me moquais, avec désinvolture, des

pauvres bêtes qui se laissent vieillir sans avoir rien connu de bon, de doux, de tendre ou de galant, sans avoir jamais savouré le délicieux plaisir des baisers dérobés, profonds, ardents, et cela parce qu'elles ont épousé une bonne cruche de mari dont la réserve conjugale les laisse aller jusqu'à la mort dans l'ignorance de toute sensualité raffinée et de tout sentiment élégant.

Puis, je citai encore des anecdotes, des anecdotes de cabinets particuliers, des intrigues que j'affirmais connues de l'univers entier. Et, comme refrain, c'était toujours l'éloge discret, secret, de l'amour brusque et caché, de la sensation volée comme un fruit, en passant, et oubliée aussitôt qu'éprouvée.

La nuit venait, une nuit calme et chaude. Le grand navire tout secoué par sa machine, glissait sur la mer, sous l'immense plafond du ciel violet, étoilé de feu.

La petite femme ne disait plus rien. Elle respirait lentement et soupirait parfois. Soudain elle se leva:

— Je vais me coucher, dit-elle, bonsoir, Monsieur. »

Et elle me serra la main.

Je savais qu'elle devait prendre le lendemain soir la diligence qui va de Bastia à Ajaccio à travers les montagnes, et qui reste en route toute la nuit.

Je répondis :

— Bonsoir, Madame. »

Et je gagnai, à mon tour, la couchette de ma cabine.

J'avais loué, dès le matin du lendemain, les trois places du coupé, toutes les trois, pour moi tout seul.

Comme je montais dans la vieille voiture qui allait quitter Bastia, à la nuit tombante, le conducteur me demanda si je ne consentirais point à céder un coin à une dame.

Je demandai brusquement : « A quelle dame?

— A la dame d'un officier qui va à Ajaccio.

— Dites à cette personne que je lui offrirai volontiers une place. »

Elle arriva, ayant passé la journée à dormir, disait-elle. Elle s'excusa, me remercia, et monta.

Ce coupé était une espèce de boîte hermétiquement close et ne prenant jour que par les deux portes. Nous voici donc en tête-à-tête, là-dedans. La voiture allait au trot, au grand trot, puis elle s'engagea dans la montagne. Une odeur fraîche et puissante d'herbes aromatiques entrait par les vitres baissées, cette odeur forte que la Corse répand autour d'elle, si loin que les marins la reconnaissent au large, odeur pénétrante comme la senteur d'un corps, comme une sueur de la terre verte imprégnée de parfums, que le soleil ardent a dégagés d'elle, a évaporés dans le vent qui passe.

Je me remis à parler de Paris, et elle recommença

à m'écouter avec une attention fiévreuse. Mes histoires devenaient hardies, astucieusement décolletées, pleines de mots voilés et perfides, de ces mots qui allument le sang.

La nuit était tombée tout à fait. Je ne voyais plus rien, pas même la tache blanche que faisait tout à l'heure le visage de la jeune femme. Seule la lanterne du cocher éclairait les quatre chevaux qui montaient au pas.

Parfois le bruit d'un torrent roulant dans les rochers nous arrivait, mêlé au son des grelots, puis se perdait bientôt dans le lointain, derrière nous.

J'avançai doucement le pied et je rencontrai le sien qu'elle ne retira pas. Alors je ne remuai plus, j'attendis, et soudain, changeant de note, je parlai tendresse, affection. J'avais avancé la main et je rencontrai la sienne. Elle ne la retira pas non plus. Je parlais toujours, plus près de son oreille, tout près de sa bouche. Je sentais déjà battre son cœur contre ma poitrine. Certes il battait vite et fort — bon signe; — alors, lentement, je posai mes lèvres dans son cou, sûr que je la tenais, tellement sûr que j'aurais parié ce qu'on aurait voulu.

Mais, soudain, elle eut une secousse comme si elle se fût réveillée, une secousse telle que j'allai heurter l'autre bout du coupé. Puis, avant que j'eusse pu comprendre, réfléchir, penser à rien, je reçus d'abord cinq ou six gifles épouvantables, puis une grêle de

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

coups de poing qui m'arrivaient, pointus et durs, tapant partout, sans que je pusse les parer dans l'obscurité profonde qui enveloppait cette lutte.

J'étendais les mains, cherchant, mais en vain, à saisir ses bras. Puis, ne sachant plus que faire, je me retournai brusquement, ne présentant plus à son attaque furieuse que mon dos, et cachant ma tête dans l'encoignure des panneaux.

Elle parut comprendre, au son des coups peut-être, cette manœuvre de désespéré, et elle cessa brusquement de me frapper.

Au bout de quelques secondes, elle regagna son coin et se mit à pleurer, à pleurer par grands sanglots éperdus qui durèrent une heure au moins.

Je m'étais rassis, fort inquiet et très honteux. J'aurais voulu parler, mais que lui dire? Je ne trouvais rien. M'excuser? C'était stupide! Qu'est-ce que vous auriez dit, vous? Rien non plus, allez.

Elle larmoyait maintenant et poussait parfois de gros soupirs, qui m'attendrissaient et me désolaient. J'aurais voulu la consoler, l'embrasser comme on embrasse les enfants tristes, lui demander pardon, me mettre à ses genoux. Mais je n'osais pas.

C'est fort bête ces situations-là!

Enfin, elle se calma, et nous restâmes, chacun dans notre coin, immobiles et muets, tandis que la voiture allait toujours, s'arrêtant parfois pour relayer. Nous

fermions alors bien vite les yeux, tous les deux, pour n'avoir point à nous regarder quand entrait dans le coupé le vif rayon d'une lanterne d'écurie. Puis la diligence repartait ; et toujours l'air parfumé et savoureux des montagnes corses nous caressait les joues et les lèvres, et me grisait comme du vin.

Cristi, quel bon voyage si... si ma compagne eût été moins sotte !

Mais le jour lentement se glissa dans la voiture, un jour pâle de première aurore. Je regardai ma voisine. Elle faisait semblant de dormir. Puis la clarté du soleil, levé derrière les montagnes, couvrit bientôt de clarté un golfe immense, tout bleu, entouré de monts énormes aux sommets de granit. Au bord du golfe une ville blanche, encore dans l'ombre, apparaissait devant nous.

Ma voisine alors fit semblant de s'éveiller, elle ouvrit les yeux (ils étaient rouges), elle ouvrit la bouche comme pour bâiller, comme si elle avait dormi longtemps. Puis elle hésita, rougit, et balbutia :

— Serons-nous bientôt arrivés ?

— Oui, Madame, dans une heure à peine. »

Elle reprit en regardant au loin :

— C'est très fatigant de passer une nuit en voiture.

— Oh ! oui, cela casse les reins.

— Surtout après une traversée.

— Oh ! oui.

— C'est Ajaccio devant nous?

— Oui, Madame.

— Je voudrais bien être arrivée.

— Je comprends ça. »

Le son de sa voix était un peu troublé ; son allure un peu gênée, son œil un peu fuyant. Pourtant elle semblait avoir tout oublié. Je l'admirais. Comme elles sont rouées d'instinct, ces mâtines-là ! Quelles diplomates !

Au bout d'une heure nous arrivions, en effet ; et un grand dragon, taillé en hercule, debout devant le bureau, agita un mouchoir en apercevant la voiture.

Ma voisine sauta dans ses bras avec élan et l'embrassa vingt fois au moins, en répétant : « Tu vas bien ? Combien j'avais hâte de te revoir ! »

Ma malle était descendue de l'impériale et je me retirais discrètement quand elle me cria : « Oh ! Monsieur, vous vous en allez sans me dire adieu. »

Je balbutiai : « Madame, je vous laissais à votre joie. »

Alors elle dit à son mari : « Remercie Monsieur, mon chéri, il a été charmant pour moi pendant tout le voyage. Il m'a offert une place dans le coupé qu'il avait pris pour lui tout seul. On est heureux de rencontrer des compagnons aussi aimables. »

Le mari me serra la main en me remerciant avec convicti

La jeune femme souriait en nous regardant... Moi je devais avoir l'air fort bête ! »

Lataille se tut, puis reprit : « Assurément, j'avais commis une faute de tactique ou de tact. Mais laquelle ?... »

LES

CONTES DE GIL BLAS

FORMERONT

Trois fascicules à 2 francs.

I

P. Arène. *Les coups de fusil.* — Th. de Banville. *La dame anglaise.* L. Cladel. *Ça! non!* — P. Ginisty. *La demoiselle en deuil.*

Illustrations par COMBA, GORGUET, MYRBACH.

II

Grosclaude. *La jolie parfumeuse.* — P. Hervieu. *Le Taureau du Jouvet.* — René Maizeroy. *Thérèse Vigneaux.* Guy de Maupassant. *Un échec.*

Illustrations par CARAN D'ACHE, MYRBACH, GAMBARD, ANQUETIN.

III

Catulle Mendès. *Le Prix de la gloire.* — Joseph Montet. *La balle de Pierrot.* — Armand Silvestre. *Le melon pastoral.*

Illustrations par Eug. COURBOIN, COMBA.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

FEB 20 1989

FEB 08 1989

CE

a39003 002445723b

P2
ARENE, P.
CONTES DE GIL BLAS.

CE PQ 1275
.C64 1886 V1
C00
ACC# 1386165

CONTES DE